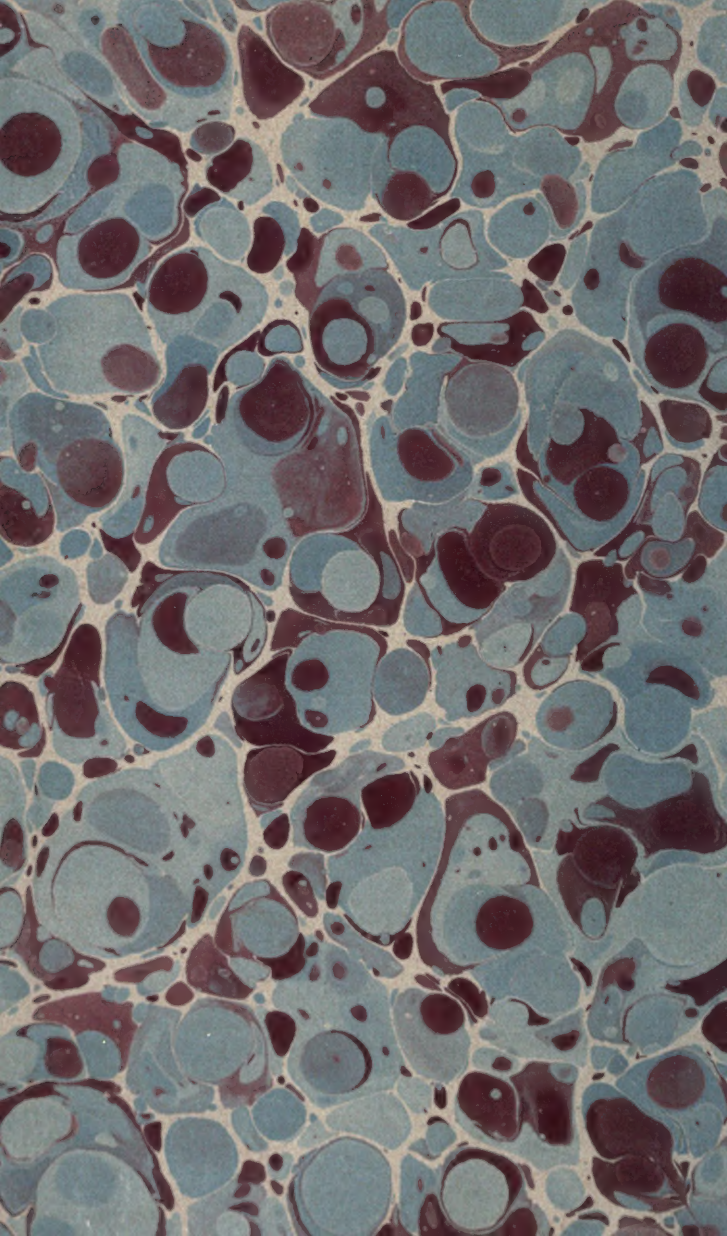
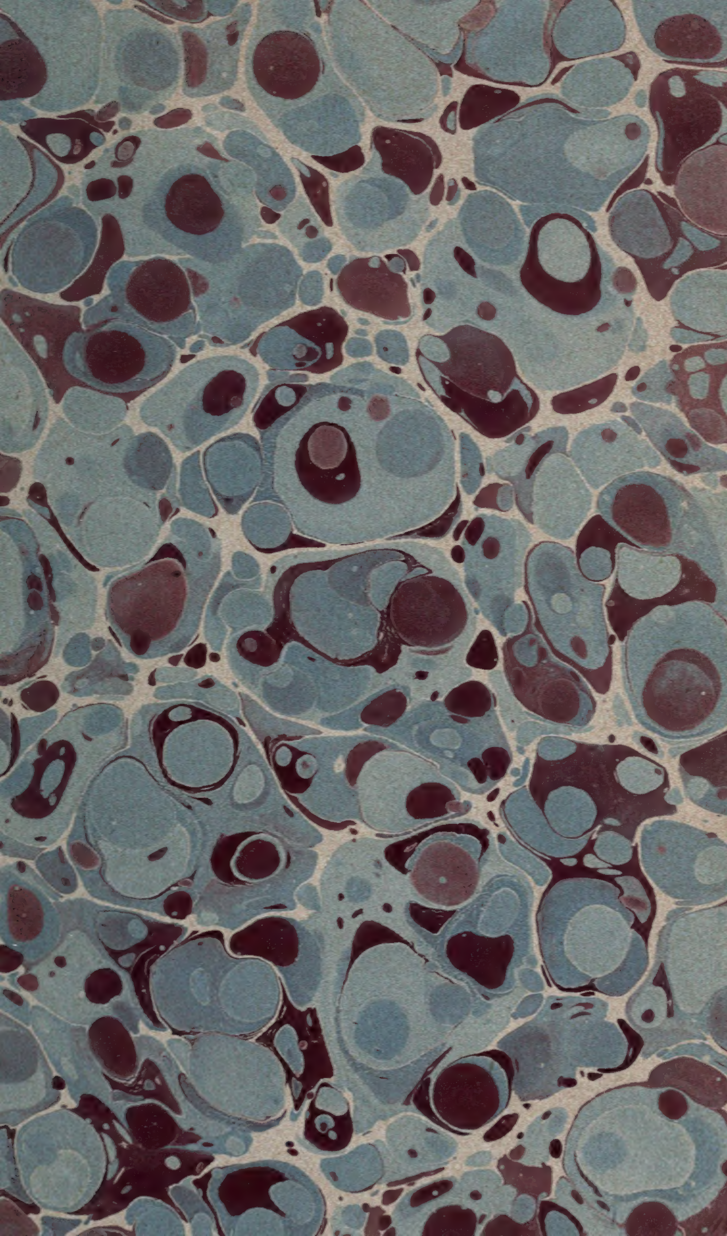







192

SOUS LE DANEBROG

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21342-11-01. (Encre Lorilleux)

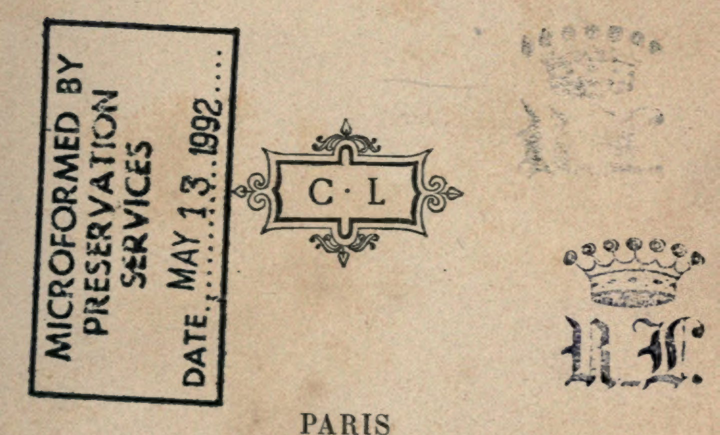
JEAN D'ORLÉANS

DUC DE GUISE

SOUS LE DANEBROG

— SOUVENIRS DE LA VIE MILITAIRE EN DANEMARK —

(1894-1899)



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

L'article 4 de la loi du 22 juin 1886 s'exprime ainsi : « Les membres des familles ayant régné en France ne pourront entrer dans les armées de terre et de mer, ni exercer aucune fonction publique ni aucun mandat électif. »

J'étais fils d'un officier qui fit campagne en Italie aux côtés de l'armée française, puis combattit aux États-Unis dans les rangs de cette république américaine qui dut sa naissance à l'aide décisive des vieilles troupes de France, d'un soldat qui se jeta dans la mêlée,

durant la néfaste guerre de 1870, sous un nom d'emprunt que consacra la croix de la Légion d'honneur ; j'ambitionnais donc, comme tant d'autres fils de colonels, l'honneur de servir mon pays sous le pantalon rouge ; mais j'étais né prince, la loi m'atteignit ; j'étais Français, il ne me restait qu'à m'incliner et je dus aller à l'étranger pour y apprendre à servir ma patrie.

En Danemark, ce petit pays si sympathique, ma sœur aînée était mariée à un fils du roi. Mon départ pour Copenhague fut décidé. J'y arrivai au mois de décembre 1891, suivi de mon fidèle serviteur Arthur, ancien zouave, décoré de la médaille coloniale, et dont j'avais depuis de longues années apprécié le dévouement.

Je suis resté dans ce pays hospitalier huit ans ; j'ai vécu près de six années dans sa noble petite armée, si fidèle à son vieux drapeau légendaire le « Danebrog ». Ce fut un

bon temps passé au milieu de braves gens travailleurs et honnêtes. Ils ont développé en moi l'amour du métier militaire et le respect de la discipline. Je suis heureux de pouvoir les en remercier.

De nombreux liens ont uni la France et le Danemark ; ces deux pays ont souffert de la même blessure faite par la baïonnette prussienne. Aux siècles derniers, beaucoup de Français ont passé dans les rangs danois. Sous Louis XIV, le régiment Royal-Danois a servi la France ; plus tard, c'est le futur ministre de Louis XVI, le comte de Saint-Germain, qui réorganisa l'armée danoise. Sous le premier Empire, en 1813, le corps auxiliaire danois compta parmi les meilleures troupes placées sous les ordres du maréchal Davout ; il faut lire aux archives du corps les lettres des généraux français si élogieuses pour les soldats danois.

On a vu des Danois décorés en Afrique

sous les murs de Constantine ; d'autres ont suivi, en 1870, le drapeau tricolore. Depuis la guerre, les stages dans l'armée française sont très recherchés des officiers danois.

A la garde, j'avais comme camarades trois lieutenants qui ont conservé un touchant et précieux souvenir des soldats français. J'ai été souvent ému en défilant sous l'uniforme danois aux sons du *Pan pan l'Arbi* des zouaves ou de la superbe marche de *Sambre-et-Meuse* qu'ils avaient rapportée de France.

J'arrivai donc à Copenhague pour la Noël 1891 en même temps qu'un fils du roi de Siam, le prince Chira. Comme moi, il venait apprendre le métier militaire en Danemark, où deux de ses compatriotes avaient déjà servi. Jeune, très intelligent, charmant camarade, dévoué, d'un entrain endiablé, nous vécûmes l'un près de l'autre pendant six ans et j'aime à me rappeler cet excellent ami.

Il nous fallut deux ans pour apprendre

la langue danoise et le programme d'admission à l'école militaire. Je reçus partout et de tous un accueil et une aide que je ne saurais oublier. Aujourd'hui, je ris encore en pensant à mes premières leçons : ne comprenant pas le danois, j'étais obligé de parler français, anglais et allemand avec les professeurs.

Avant de conduire le lecteur à la caserne de la garde où je fis mes débuts comme soldat, il n'est pas inutile de dire deux mots de l'armée danoise.

Le service militaire, qui est obligatoire, comporte une durée de huit ans dans la ligne et de huit ans dans le « renfort ». La durée du temps de présence sous les drapeaux, comptée en mois, varie non seulement suivant l'arme, mais encore suivant les catégories d'hommes appelés. La moyenne est de huit mois pour l'infanterie, quatorze pour la garde et la cavalerie, treize pour l'artille-

rie de campagne, neuf pour l'artillerie de forteresse. Neuf mille hommes environ sont appelés chaque année sous les drapeaux et y reçoivent leur instruction.

Le recrutement est régional. En temps de paix, le territoire, naturellement partagé par le grand Belt en deux corps d'armée, forme cinq circonscriptions de brigade, entre lesquelles sont réparties les troupes des différentes armes.

L'infanterie comprend : la garde « *Livgarden* », puis cinq brigades à deux régiments de quatre bataillons, dont trois de ligne et un de renfort. Dans ces dix régiments les bataillons sont numérotés de un à quarante.

La cavalerie se décompose en un régiment de hussards de la garde et quatre régiments de dragons. Ces cinq régiments sont à trois escadrons, avec une école qui devient le dépôt en temps de guerre.

L'artillerie de campagne comporte deux

régiments à deux groupes de trois batteries de ligne et une batterie de renfort. La batterie danoise est à huit pièces.

Le régiment d'artillerie de forteresse est à trois bataillons ; chacun a quatre compagnies de ligne et trois de renfort.

A l'arme de l'artillerie sont rattachées deux compagnies du train et deux sections techniques.

Le régiment du génie compte en temps de paix neuf compagnies, dont trois de renfort.

Il y a, en outre, le corps des auditeurs, des chirurgiens, de l'intendance, etc.

Ajoutons pour terminer que l'effectif de guerre est de soixante-douze mille quatre cents hommes.

Notons, dès maintenant, ces deux traits caractéristiques de l'armée danoise. Nul ne peut arriver au grade d'officier s'il n'a accompli comme simple soldat la première période d'instruction dans un corps. Dans

chaque arme il est formé des écoles de recrues : elles ne sont dissoutes qu'après la première période d'instruction. Les recrues sont versées alors à leurs compagnies respectives et commencent à servir avec les anciens soldats. C'est aussi le cas de la garde, qui, bien que corps d'élite, reçoit chaque année deux cent soixante-douze recrues sans la moindre instruction militaire.

Le 26 janvier 1894, j'adressai au ministre de la guerre une demande pour me présenter aux examens de l'École militaire et pour entrer dans la garde, le 5 mai, comme recrue.

Dix jours après, j'eus une agréable surprise. J'entends frapper trois coups à ma porte. Un planton du ministère de la guerre entre, fait le salut militaire. Il extrait d'une grande sacoche en cuir jaune une longue enveloppe bleue portant le cachet du ministère.

Mes deux demandes éteient agréées ; j'aurais volontiers sauté au cou du brave planton ; j'avais dix-neuf ans et c'étaient les premiers pas vers le Saint-Cyr de l'exil.

Suivant les instructions de la lettre A. 345 du ministère, je me présentai le 1er mars, à midi, à l'École des officiers au château de Fredericksberg.

Les anciens étaient aux fenêtres pour critiquer les aspirants et s'en moquer. Nous étions cinquante et un aspirants ; nous fûmes divisés en petits groupes, après avoir reçu des instructions écrites et verbales pour les examens qui durèrent douze grands jours.

Ce que je redoutais le plus était l'écrit en mathématiques. Je suais à grosses gouttes, ne pouvant d'abord résoudre les problèmes. Le colonel commandant l'École vint nous inspecter. Il se dirigea vers ma table. Je me levai et joignis les talons. Il me dit en français :

— Comment cela va-t-il ?

— Très mal, mon colonel, répondis-je en danois.

Il sourit ; je n'avais pas envie de rire alors.

Le 19 mars, les aspirants réunis dans la salle de l'École reçurent des brevets aux armes du Danemark et comportant toutes les notes. Muni de ce document d'une grande importance à mes yeux, je me rendis en France, d'où je revins au mois de mai suivant pour endosser l'uniforme tant désiré.

L'ÉCOLE
DES RECRUES DE LA GARDE

L'ÉCOLE
DES RECRUES DE LA GARDE

Les recrues de la garde avaient reçu l'ordre de se trouver à la caserne le 5 mai 1894, à une heure de l'après-midi. Pour entrer dans la garde il faut avoir soixante-sept pouces[1] au minimum et être bel homme. Je ne fais que traduire le règlement; aussi comprendra-t-on facilement que le recrutement de ce corps s'opère dans toutes les provinces; c'est le Jutland qui fournit d'ordinaire les plus grands et les plus beaux soldats.

1. Un mètre quatre-vingt centimètres environ.

Dès le matin, les abords de la caserne présentaient une animation peu ordinaire. Les lourds paysans fumaient leurs longues pipes de porcelaine, tenant d'une main leurs demi-bottes, — l'État ne fournit pas de chaussures à la troupe, — de l'autre leur petit baluchon. D'autres s'empressaient vers une petite boutique en sous-sol, près de la caserne, où ils achetaient tout ce qu'il faut pour astiquer : la boîte en bois blanc, de dimensions réglementaires et traditionnelle dans l'armée danoise, remplie de brosses, cirage, cire pour les cuirs, blanc d'Espagne pour les bandes des pantalons. On ne devait pas oublier la tringle de métal à manche en bois destinée à frotter les boutons d'étain alignés sur la patience de bois.

Des groupes se forment ; les gardes entament la conversation avec les recrues. Avec un certain flair ils découvrent celui qui a quelques économies ; bonne aubaine

pour le garde de montrer à la recrue les curiosités de la grande ville, y compris le Jardin zoologique et les cabarets où l'on fait mieux connaissance.

Il est près d'une heure, instant fixé pour l'entrée au service. J'arrive, accompagné de mon père en redingote, portant à la boutonnière le ruban rouge. Les soldats contemplent avec admiration cet autre soldat bronzé par les campagnes, car bien vite on a su à la caserne qui était le duc de Chartres et ce qu'il a fait.

Le personnel de l'école des recrues est réuni. Officiers, vieux sous-officiers instructeurs, sous-caporaux récemment promus et regardant complaisamment leur galon d'argent surmonté d'un petit bouton au bas des manches, tous sont en grande tenue pour recevoir leurs hommes.

Les adjudants arrivent et divisent les recrues en quatre groupes pour chacune

des quatre compagnies. La journée se passe rapidement : appels et contre-appels, visites du médecin, puis tournée au magasin d'habillement. Chaque compagnie a le sien qui renferme l'armement et l'équipement complet pour la compagnie sur le pied de guerre. Le sergent-major, aidé des gardes, remue des piles de vestes, de pantalons, de bonnets de police. Dans un coin, j'aperçois des rangées de bonnets à poil, les tuniques rouges de gala. Mon flair de collectionneur m'a fait découvrir un vieux sabre de tambour-major avec son baudrier noir semé de coquillages.

Étant étranger et surnuméraire, la compagnie ne m'habille pas ; je m'équipe à mes frais. Quel bonheur d'endosser l'uniforme des recrues : bonnet de police bleu de ciel à ganses blanches ! On le porte sur l'oreille droite, et le gland vous ballotte entre les yeux. Ce bonnet de police me rappelle par sa forme et sa couleur celui des lanciers de

la garde impériale sous Napoléon III. La petite veste bleu de ciel, avec ses boutons blancs, vous pince à la taille. Le collet est rouge comme le passe-poil des pattes d'épaulettes sur lesquelles se poseront plus tard les chiffres de métal du roi Christian IX ; je dis plus tard, car les recrues n'ont pas encore cet honneur. Le pantalon est aussi bleu de ciel avec des bandes de drap blanc sur le côté qu'il faudra souvent blanchir.

Une fois habillés, nous descendons dans la cour de la caserne. Devant celle-ci s'étend la place d'exercices. L'adjudant range sa compagnie. Je compte à la première. Étant le plus grand, on me confie le poste recherché là-bas de « Höjre Flöjmand », l'homme de droite du premier rang.

Quatre de mes prédécesseurs à cette place ont aujourd'hui l'épaulette ; c'est de bon augure. L'adjudant, qui a une barbe grise et est décoré et médaillé, numérote ses hommes,

A partir de ce jour on n'est plus « Monsieur Hansen, le baron X, le comte Z », mais on est la recrue 23,101. En ma qualité d'étranger, je ne reçois pas de matricule. Une idée de mon lieutenant y remédie. Je suis baptisé par ma place : « Höjre Flöjmand », surnom que j'ai toujours gardé et auquel je répondais aux appels par un « Her » sonore.

Je fais connaissance avec mes camarades qui ne peuvent concevoir que, Français, je ne puisse porter l'uniforme de mon pays. J'ai été assez longtemps à le leur expliquer.

Maintenant quelques mots sur le personnel de l'école des recrues : un capitaine, marcheur infatigable ; deux lieutenants très chics ; des sous-officiers instructeurs dont plusieurs médaillés ; puis une troupe de sous-caporaux qui s'emparent chacun de leur escouade.

Mon sergent, chevronné, très grand, avec de grosses moustaches rousses, roule de petits yeux gris. Il sait trois ou quatre mots

de français qu'il me ressortira maintes fois. Mon sous-caporal, ancien maître d'école, a une jolie figure avec des moustaches en croc; très coulant, nous l'aimons beaucoup.

Dans mon escouade, il y avait la recrue n° 1 qui se tenait derrière moi et qui au commencement, dans les marches, me labourait les talons. Il avait été garçon de ferme, parlant le patois du Jutland ; les premiers jours je ne pouvais comprendre un traître mot de sa conversation. A côté de moi, le numéro 3 devenu sous-lieutenant, puis le 4, maintenant valet de chambre à la cour, le 2 un boucher plutôt irascible,... puis le 17 portant maintenant le casque de cuir bouilli à chenille des officiers de dragons. Braves gens, pas mauvaises têtes, contents de servir, appréciant l'honneur d'être dans la garde. J'ai passé un bon temps au milieu d'eux, partageant leurs peines et leurs fatigues.

On a bien vite fait connaissance avec la chambrée. Les lits sont en bois ; sur le mur, les planches traditionnelles et les crochets, car les effets y sont pendus et non pliés comme en France. A côté des planches se dresse un grand pieu pour l'« ourson », le bonnet à poil. Dans les corridors, les râteliers pour le fusil et sa baïonnette et pour les sabres-briquets de la garde — des sabres prussiens pris sur l'ennemi en 1848, s'il vous plaît. — A l'entresol, chaque compagnie a une grande pièce servant à tout, avec de longues et larges tables. Au mur, des armoires avec des casiers percés de trous, se fermant avec un cadenas. Chaque soldat y place son pain, ses vivres. L'État ne lui fournit qu'un long pain noir qui, par son goût, me rappelle celui que l'on donne à l'éléphant au Jardin d'acclimatation. Il est excellent, du reste, et l'impératrice douairière de Russie et la princesse de Galles ne

dédaignent pas d'en faire venir de Danemark. Tous les cinq jours, le soldat reçoit un pain de sept livres et demie, fabriqué à la manutention de Copenhague ; il touche en même temps sa solde : soixante-quatre öres par jour pour les hommes de la garde[1].

A la caserne, chaque compagnie a son aile distincte. Cette caserne est l'ancienne orangerie du château de Rosenborg, transformée aujourd'hui en musée. La garde l'occupe depuis 1786.

A dix heures du soir, un des petits blondins de la batterie descend dans la cour et bat la retraite commencée par un long roulement corsé de coups de baguettes, puis il longe la caserne en battant la marche ; aux cantonnements, les notes aiguës des fifres l'accompagnent. Après dix heures, le plus grand silence règne à la caserne.

1. La couronne d'argent ou cent öres représente une valeur de un franc trente-neuf centimes.

A cinq heures du matin, sonnerie de clairon. Les recrues se lèvent ; la grosse voix du sous-caporal émoustille les retardataires. Toilette, rangement rapide, puis vite à la cantine, où l'on prend le café, le thé ou la soupe à la bière, à payer sur la solde. Nous sommes ensuite confiés à nos sous-caporaux qui cherchent à nous faire quitter nos vilaines manières de pékin, comme dit notre sergent, et nous inculquent les premières notions du service. On nous enseigne d'abord le salut militaire, spécial à l'armée danoise et rappelant le salut militaire italien : porter la main droite horizontalement étendue à la hauteur du bonnet de police, les doigts allongés, les ongles en dessus, la main et l'avant-bras parallèles à l'épaule. On rompt les rangs ; je préviens le capitaine que je dois dîner chez le roi et lui demande la tenue qu'il me faut endosser. « Tunique avec ceinturon et baïonnette », me répond-il.

Je rentre chez ma sœur au palais Jaune et commence à m'astiquer pour le dîner. Un ordre du roi me parvient. Je dois paraître en civil, en habit noir ; je suis navré.

Depuis mon arrivée en Danemark, j'ai toujours dîné le dimanche à la cour avec le prince Chira ; j'y ai reçu un accueil que je ne peux pas oublier ; je garderai toujours un souvenir ému de la paternelle tendresse du roi et de la reine à mon égard.

Le dîner est généralement à six heures. Quelques minutes auparavant, les princes se réunissent dans un petit salon. L'heure sonne ; un laquais en rouge ouvre à deux battants la porte, le roi passe avec la reine, suivi de ses enfants et petits-enfants. Il entre alors dans un grand salon où sont rangés par ordre de préséance et par sexe les invités. Dans un coin, deux officiers de la garde font le salut militaire, la main au bonnet à poil qu'ils enlèvent sur un signe du roi ; puis le

roi fait cour avec les hommes, tandis que la reine en fait autant avec les dames. Le grand maréchal indique à chacun sa place à table et le fourrier de la cour vient annoncer que le repas est servi. On se place : le roi à côté de la reine, en face d'eux le grand maréchal ayant à ses côtés les deux officiers de garde au palais.

Le repas est gai. Y a-t-il un invité en dehors des habitués ? le roi ne manque jamais de vider une coupe de champagne à sa santé. La personne se lève, s'incline, vide sa coupe, salue et se rassied. On boit peu d'eau ; c'est même une impolitesse d'en offrir à la dame qu'on a pour voisine.

Le dîner est à la française avec quelques plats danois. Le fourrier, bicorne sous le bras, tourne autour de la table pour surveiller le service des laquais. Derrière le roi se tient son chasseur en vert foncé, le couteau de chasse au côté, les éperons aux

chaussures. Le roi fait un signe, le grand maréchal se lève et précède le roi au salon. Là, selon la coutume danoise, il serre la main à chaque invité en disant : « Velbekommen ». Après avoir fait cour, on se retire pour fumer. A neuf heures, le thé est servi chez la reine ; le roi fait son whist, les autres s'asseyent à la table de la reine, et le traditionnel jeu du loup commence. L'enjeu est d'ordinaire faible : 25 öres par jeton ; c'est seulement lorsque l'empereur de Russie et les princesses de Galles sont là que le jeu peut monter. A onze heures, on soupe ; on prend du lait caillé, de la gelée de rhubarbe, de la soupe à la bière; en été, on retrouve d'excellentes fraises à la crème et des sandwiches recouverts de viande, de fromage, de radis ou de crevettes. Le roi souhaite le bonsoir et après avoir tendrement embrassé ses enfants et petits-enfants, il se retire. On s'en va alors impressionné, ému de tant de sim-

plicité, à la vue d'une cour patriarcale où chacun essaie de faire oublier l'étiquette qui vraiment n'apparaît qu'aux grands jours de fête et de cérémonie.

Le lendemain commença réellement notre vie militaire. A six heures du matin, l'école se forme; on nous fait mettre la jugulaire au bonnet de police et nous exécutons les premiers mouvements de l'école du soldat; puis deux heures après, notre sous-caporal nous fait la théorie. Après, nous jouissons d'un repos d'une demi-heure : c'est le déjeuner. On avale des sandwiches. On coupe de longues tranches de pain noir que l'on beurre ou sur lesquelles les recrues étendent du fromage, de la graisse ou de la viande. Le tout est arrosé d'eau ou de la lourde bière foncée chérie des Danois. Un petit verre de « snaps », eau-de-vie de grain, termine le repas. A neuf heures, notre capitaine fait former le carré sur la place d'exer-

cices. Un commandement : « Fixe, tête à droite », et le colonel paraît, suivi de tous les officiers de la garde. D'une voix forte, il nous souhaite la bienvenue au nom du roi, nous parle de la patrie, du passé de la garde et donne l'ordre d'amener le drapeau. Je le vois encore, ce vieux drapeau de la garde, Danebrog blanc et rouge, déchiqueté avec sa lourde hampe à pique, portant encore le chiffre du roi Christian VIII et ses glands et cordonnets d'or. Un vieux sergent le porte; il est accompagné de la garde du drapeau, beaux grenadiers en bonnets à poil, aux buffleteries blanches croisées sur la poitrine. Un lieutenant fait présenter les armes aux grenadiers. Nous étions tous émus en considérant cette loque glorieuse.

On me permettra de dire quelques mots sur la garde danoise :

Elle fut créée le 10 juin 1658, sous le nom de régiment du roi. Composée de quatre

compagnies d'abord, elle en eut jusqu'à douze, dont six contribuèrent à la belle défense de Copenhague en 1658. L'année suivante, plusieurs compagnies prirent part à la bataille de Nyborg et aidèrent à reconquérir la Fionie, puis passèrent en Holstein pour prendre part à la campagne de Schack contre Brême.

En février 1661, le régiment comptait huit compagnies, et, en 1669, tout le corps est réuni à Copenhague. Viennent les grandes guerres contre la Suède, deux compagnies aident à prendre Wismar en 1675. A la bataille de Lund, le régiment perd plus de la moitié de son effectif; à Landskrona, deux cent quarante-deux hommes; à l'assaut de Christianstad, soixante-six; à Malmö, trois cent vingt-huit. Aussi reçoit-il en 1676-1677 des renforts des autres corps. En 1676, une compagnie du régiment prend part à la prise de Gotland; en 1678, le 2e bataillon est

décimé à la bataille de Ny-Færgerskanse. En 1684, le régiment porte le nom de « Livgarde til Fods ». Un bataillon au service de l'Angleterre prend part, en 1698, aux guerres de Louis XIV en Irlande, puis fait huit campagnes en Flandre. A Steinkerque, les pertes de la garde s'élèvent à deux cent onze tués et cent quatre-vingt-treize blessés. Un autre bataillon, à la solde de la Hollande, fait treize campagnes en Flandre, de 1701 à 1714, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Les deux bataillons restés en Danemark prennent part à la guerre scandinave. A la bataille d'Helsingborg, la garde ne recule qu'après avoir laissé sur le champ de bataille quatre cent soixante-trois morts ou blessés, dont vingt et un officiers. A Gadebusch, quatre officiers supérieurs sont blessés ou tués. En 1715, la garde fait la campagne de Poméranie. En 1763, elle est réduite à un bataillon ; licenciée le 21 décembre 1771, elle est reconsti-

tuée le 20 janvier 1772. Elle prend part aux défenses de Copenhague de 1801 et 1807. Pendant la guerre de 1848-1851, la garde donne le 5 juin 1848 à Dybböl, à Ullerup le 6 avril 1849 et surtout en 1850 à Isted, où sa conduite héroïque est restée légendaire dans tout le Danemark. En 1864, la garde concourt à la défense de Dybböl. Les deux derniers colonels honoraires de la garde ont été le roi de Suède Charles XV, depuis 1860, et l'empereur de Russie Alexandre III, dès 1879.

La présentation du drapeau une fois terminée, l'exercice est repris et les rangs sont rompus à dix heures et demie. Les corvées s'effectuent alors ; le soldat danois fait la sieste, passe à la cantine prendre un plat chaud, puis, de quatre à sept, l'exercice recommence. Cette division de la journée fut la même pendant les premières semaines.

Je fis la connaissance d'un personnage célèbre au bataillon, de « Soixante-sept »

d'après son numéro matricule, un grand chien moitié griffon, moitié caniche, mort aujourd'hui. Il était très intelligent, avait sa place marquée à l'école de bataillon et ne la quittait jamais, prenant part à toutes les évolutions. Moyennant quelques dons en nature, il daigna m'honorer de son amitié.

Le mercredi, je vois le prince Chira, lieutenant dans l'armée siamoise, revêtu du coquet uniforme de sous-lieutenant d'artillerie danoise.

La chambrée, ce jour-là, sentait très fort l'eau de Cologne ; une enquête permit de découvrir la cause de ce parfum inaccoutumé. Le baron X, ou plutôt la recrue n° 23, couchait à côté de 22 dont l'odeur incommodait son organe nasal ; le 23 imagina de répandre un flacon d'eau de Cologne sur les pieds de son voisin. Cette histoire fit la joie de la garde.

L'événement de la journée est la remise aux recrues du fusil Krag-Jörgensen modèle 1889, du poids de quatre kilos un quart sans baïonnette. Le mien porte le matricule L. G. B. 262-17668. C'est une excellente arme à répétition à verrou, calibre huit millimètres; la hausse va jusqu'à deux mille cent mètres. Le magasin s'ouvre sur le côté à droite de la culasse mobile; on y introduit successivement cinq cartouches; du reste, un arrêt de répétition permet de tirer coup par coup sans entamer la réserve du magasin. La baïonnette avec sa lame de Solingen ressemble à un couteau. La fabrique d'armes près de Copenhague fournit à l'armée ces fusils, qui ont remplacé le Remington modèle 1867, destiné à l'armement de la réserve. Notre fusil est, d'ailleurs, incommode pour l'exercice. Pendant la pause, je vois que presque tous mes camarades ont les doigts en sang; la hausse débordant du canon a

des angles aigus qui ont fendu l'ongle du pouce de mon camarade n° 3.

La théorie sur l'armement commence bientôt ; nous sommes réunis par sections ; le sergent nous instruit. Que de noms danois à retenir! Je ne puis oublier cette première théorie et pour cause. Mon voisin n° 1 m'offre une chique. Pour ne pas le froisser, j'accepte. Il mord dans sa longue chique et me la passe. J'en coupe un gros bout avec les dents. Horreur ! ma grimace fait le bonheur de ma section. Ne voulant pas peiner mon paysan, je gardai dans la joue pendant une heure cette grosse chique infecte. Les soldats danois, cette année-là, chiquaient presque tous; je m'y suis mis. J'ai connu beaucoup d'officiers qui chiquaient; c'est admis là-bas et, du reste, c'est assez agréable pendant les longues heures, souvent monotones, de l'exercice.

En quittant la caserne, ce jour-là, je rencon-

trai le roi en voiture avec son cocher revêtu de rouge, et son chasseur en vert sur le siège. Conformément au règlement, je m'arrêtai et fis front à la voiture en faisant le salut militaire.

Nous commencions à nous accoutumer au maniement d'armes fort compliqué dans l'armée danoise. Ainsi, on présente les armes en partant de l'arme au bras ou de l'arme au pied. Je fus tancé bien vite par mon sous-caporal pour un faux mouvement occasionné par la vue de notre superbe tambour-major. Aujourd'hui, il a quitté sa canne de major pour celle de suisse d'un palais royal. Il a pris sa retraite après plus de quarante ans de service. Qu'il était beau avec sa grande barbe grise toujours teinte en noir de geai ! Il chiquait et avait un tic, celui de se hausser les épaules pour augmenter sa taille. Il portait des demi-bottes à triple semelle pour la même raison.

Tous les souverains de passage depuis l'empereur de Russie jusqu'au roi de Siam, lui avaient donné des croix et des médailles.

Sa « clique » se composait de gamins les plus petits possible, sachant battre la caisse, sonner du clairon et jouer du fifre. Il marchait en tête de la musique, tenant sa canne comme un cierge, à l'allemande; derrière la musique, venait sa batterie. Son grand ami était le chef de musique qui battait la mesure avec son bonnet à poil; un autre ami était son chien Fritz, qui allait à l'école des tambours. Le tambour-major était chargé de suivre la corvée de la musique; quand il allait installer celle-ci pour les dîners de gala, il disait qu'il se rendait à la cour où l'on ne manquait jamais de lui octroyer du bon vin. Je découvris plus tard qu'un de ses prédécesseurs nommé Diedrich avait, au siècle dernier, été tambour-major d'un régiment au service de la France.

Le samedi, à sept heures du matin, l'armurier passa l'inspection des armes. C'était un petit vieux à lunettes, la peau jaune citron, qui examina très longtemps ma culasse mobile et enfin la trouva à son gré. Exercice ensuite par un soleil brûlant. L'après-midi du samedi est consacré à l'astiquage, au lavage et à la toilette de la caserne, sans oublier de battre les matelas. J'apprends alors ce qu'on entend par de « l'huile de bras » et l'art d'astiquer un ceinturon avec le bouchon et la flanelle. Défense absolue de brûler le cuir pour faire rentrer la cire dedans. Il faut ensuite blanchir les ganses du bonnet de police, les bandes du pantalon, etc.

En me rendant chez ma sœur, ce jour-là, il m'arriva une petite aventure. Elle n'est pas à mon honneur; mais elle peint bien le roi Christian IX et montre à quel point il est paternel. Rien ne lui échappe ; il est resté si militaire !

J'étais dans la cour du palais Jaune, lorsque le roi revint de sa longue promenade à pied avec son chien. Le roi aime à parcourir seul les quartiers de la ville, où il est l'objet du culte et de la vénération de tous ses sujets. Je fais le salut militaire. Le roi me pose quelques questions sur le service; malheureusement, une me fait rire. En riant, j'ouvre la bouche. Le roi a vu mes dents :

— J'espère que vous soignez bien vos dents ?

— Oui, Sire.

— Mais il faut les bien soigner.

— Sire, je ferai observer au roi que je fume beaucoup et que la fumée les rend jaunes.

Ma main commence à se fatiguer de saluer. Je pique un soleil, comme on dit sur le boulevard.

— Vous savez, me dit le roi, que les dents

font partie de la tenue, vous m'entendez; au revoir.

En bon français : « Vous avez les dents peu propres. »

Entendre cela de la bouche d'un monarque, c'est à se suicider. J'en suis tout ahuri. Je rentre et je me brosse les dents avec tous les ingrédients qui me tombent sous la main. Le lendemain, le roi me dit en riant :

— Bravo, vous avez les dents bien blanches, aussi blanches que ce marbre-là.

Il me montre le sein d'un buste de jeune femme dans son salon. Il aimait à faire plaisir, ce bon roi.

Voici la Pentecôte, une bonne aubaine pour les recrues, qui, en dehors des appels, n'ont pas de service le dimanche et le lundi. Après la messe, je mène le prince Chira visiter la caserne de la garde. L'impératrice douairière de Russie, en nous voyant côte à côte, nous a baptisés : « la côtelette »; j'en

suis l'os avec un mètre quatre-vingt-quatorze de longueur, tandis que mon ami siamois mesure seulement un mètre cinquante-quatre. Dans la journée, je vais rendre visite à un capitaine, un de mes anciens professeurs. Je monte l'escalier et sonne ; une bonne blonde apparait. — Salut militaire. — Je remets ma carte, pour le capitaine absent, dans les mains rouges de la bonne ; puis je lui demande de bien vouloir me prêter un Bottin. Elle croit que… et me ferme violemment la porte au nez.

Le lundi de la Pentecôte un de mes camarades avait inscrit sur son journal ces simples mots : « Lundi. — Amours ». Je n'ose pas imiter ici son exemple.

A la caserne, notre deuxième semaine commence par deux heures de gymnastique : de six heures et demie à huit heures et demie, et depuis, presque chaque jour, nous en faisons le matin. En Danemark le soldat fait

de la gymnastique en pantalon et veste de toile ; aux pieds, des sandales qui me rappellent celles des baigneurs. La gymnastique avec tout le paquetage est peu employée. Les assouplissements ne s'exécutent pas comme en France avec le fusil.

Il nous fallait traverser la place d'exercices pour aller dans une immense salle de gymnastique construite au siècle dernier et servant à toute la garnison de Copenhague. On commençait par des assouplissements, des mouvements d'ensemble ; puis venaient les sauts en longueur et en hauteur. On grimpait à la corde lisse, puis arrivait un être odieux pour moi, le cheval de bois sur lequel il fallait voltiger. J'allais oublier les haltères dont on ne se sert plus aujourd'hui.

Les armes étaient représentées par le sabre et l'escrime à la baïonnette. On recevait des gants à crispin montant jusqu'au coude, des masques imprégnés de la sueur de la garni-

son depuis dix ans, puis une armure ressemblant à celles du musée d'artillerie, qui vous protégeait la poitrine et les cuisses. Ainsi équipés, le sergent nous faisait commencer la leçon. On recevait de vieux fusils transformés pour l'exercice. Il ne restait que la crosse, le canon et une baïonnette avec un gros tampon au bout. C'étaient de longues passes d'escrime à la baïonnette, des assauts terribles. Au sabre, on se fatiguait moins ; mais en revanche on y attrapait des bleus surtout lorsque le fer touchait le coude.

Notre service durait toujours jusqu'à sept heures du soir. Les théories sur l'armement, les ervice intérieur, le paquetage, etc., se multipliaient ; au début, elles étaient faites par les sergents.

Un matin, sur un coup de sifflet de notre capitaine, l'école se forma en bataille. Le prince royal venait visiter les recrues ; je me rappelle qu'il inspecta plusieurs escouades,

la mienne, entre autres. Notre sous-caporal nous fit décomposer la marche à trois temps du Grand Frédéric, ce que les Anglais appellent le « goose-step ». Au premier temps on lève le genou assez pour que la cuisse et le bas de la jambe forment un angle droit. Le prince royal daigna complimenter notre sous-caporal, ravi et très fier. A la pause, tous ses collègues accoururent :

— Qu'est-ce que t'a dit le prince? Il t'a parlé?

L'instruction progresse. Le numéro 20, le loustic de la compagnie, est puni de la salle de police pour être rentré après la retraite. On nous distribue des capotes avec des courroies spéciales permettant de les porter roulées sur le sac ou bien en bandoulière. On nous dote aussi d'une musette et d'un gros bidon recouvert de cuir jaune. Il se fixe au ceinturon et vous ballotte dans le bas des reins.

Enfin nous sortons un matin de la caserne — il en sera ainsi chaque jour — pour nous rendre sur le terrain de manœuvre. Je me rappelle bien cette première sortie. Cela me fit un drôle d'effet de marcher dans le rang et d'entendre résonner sur le pavé le pas cadencé des élèves de l'école. Nous portions le fusil au bras gauche presque étendu, la crosse reposant dans le creux de la main.

Arrivés sur le terrain de manœuvre, nous continuions l'école du soldat d'abord, avec du pas gymnastique et des assouplissements; puis chaque escouade apprenait la charge du fusil et le maniement du magasin. Ensuite venait l'exercice par section avec beaucoup d'ordre dispersé. En Danemark, le soldat déployé en tirailleur, quand il s'arrète, se couche presque toujours à plat ventre. Les sous-officiers aimaient à nous faire coucher et relever très vite et nombre de fois, dans la suite nous appelions cet

exercice la danse du ventre. Des vaches paissaient sur le terrain de manœuvres laissant des souvenirs odorants, qui faisaient des taches brunes sur les belles bandes blanches du pantalon; pour ma part, je détestais alors la gent bovine. Nous étions ensuite confiés à des instructeurs de tir qui nous faisaient viser et tirer à blanc; cette instruction était particulièrement soignée.

Un repos coupait la matinée en deux. La voiture peinte en blanc de la cantinière se montrait. On tirait de sa musette des sandwiches, puis le bidon était vite vidé. Une bière à la cantine faisait du bien; ensuite, la pipe était un vrai délice. Tous les matins nous allions ainsi humer l'air; l'après-midi, théories diverses.

Je me rappelle une théorie pour apprendre à rouler les capotes. J'avais étendu la mienne soigneusement; j'allais la plier lorsque je sens quelque chose de dur aux poches; c'était

deux œufs que je remis au sergent. Tout le monde de rire et moi le premier. J'ai toujours soupçonné 20, le loustic de la compagnie, de cette inoffensive plaisanterie. Les vraies brimades n'existent pas en Danemark.

A la caserne, on nous fit tirer au tube à très petites distances de dix à vingt mètres. Ces tirs s'exécutaient dans les corridors avec des cartouches spéciales qui faisaient un petit trou dans les cibles de carton. Il fallait ensuite les reboucher en collant des ronds de papier blanc ou noir. Les mauvais tireurs étaient sûrs du peloton de punition qui reposait presque toujours sur des exercices préparatoires de tir; les mauvaises têtes à la théorie étaient tenues à des heures d'étude supplémentaire du gros manuel.

Le mois de juin, le « Borger Væbning », sorte de garde nationale de Copenhague, envahit la place d'exercices pour y exécuter une courte période d'instruction. Ils nous amu-

saient beaucoup et manœuvraient armés du fusil Remington.

Pour la fête du prince royal qui tombait un dimanche, nous fûmes, le prince Chira et moi, conviés à une partie de campagne de la cour. Nous prîmes place dans un train spécial pour Fredensborg où le lunch fut servi dans le château royal. On se promena, et le soir un grand dîner réunissait à Copenhague tous les invités.

Quelques jours après, en revenant du champ de manœuvre, nous nous dirigeâmes d'un autre côté. Très intrigué et pressé de rentrer à la caserne, j'appris qu'on nous menait à la baignade. Jolie promenade le long de la mer avec toutes ses villas si coquettes. Nous arrivons. Les deux cent soixante-douze recrues ne peuvent se baigner à la fois. On les divise en groupes. Quelle joie pour presque tous de se plonger dans l'onde amère et de se réunir ensuite pour s'asperger; quel-

ques-uns se cramponnent à l'escalier, ont peur de l'eau et prétextent des maux imaginaires jusque-là inconnus. Ceux qui sont restés sur la berge écoutent la théorie des sergents sur le fusil modèle 1889, en attendant leur tour. Le plus ennuyeux est de se dévêtir et de se rhabiller en un clin d'œil. Le lieutenant est pressé et pour cause.

Aux nombreuses théories s'ajoute celle sur le service en campagne, et nous nous rendons au terrain varié qui fait partie du champ de manœuvres.

Nous allons deux fois par semaine à l'île d'Amager exécuter des tirs à la cible. C'est là que sont les champs de tir pour l'infanterie et pour l'artillerie qui y a ses quartiers. On y passe tout l'après-midi. Avant le départ de l'école, une corvée quitte la caserne emportant des caisses en bois, peintes en rouge à raies bleues, et contenant des cartouches. En temps de paix on ne confie des

cartouches à chaque soldat que pendant les tirs de guerre; autrement les cartouchières ne contiennent que des cartouches pour l'exercice et ce qu'il faut pour l'astiquage de l'arme. L'école part; on gagne le dépôt des cibles; autre corvée de porter les cibles, le disque à long manche qui indique les coups, le pot de colle, la tente-abri, etc. On arrive aux cibles que des élévations de terrain séparent les unes des autres. La compagnie est divisée en escouades. La première s'avance; on passe la revue des armes. Le lieutenant surveille tout, envoie des hommes pour marquer les coups; un autre presse le bouton électrique pour prévenir la corvée de la cible à chaque coup. Puis on exécute des tirs à toutes les distances depuis cent mètres jusqu'à six cents mètres, debout, à genoux, couché. Après chaque coup, la cible glisse sur ses gonds et est tirée de côté, un homme colle un rond de papier sur le trou; la cible

reparaît, l'homme pointant avec le disque l'endroit où le coup a porté. Un autre disque s'élève au haut d'un long poteau et marque par ses diverses positions la valeur des coups. Fait-il deux tours, la balle n'a pas atteint la cible et le lieutenant gronde. Le tir terminé, il faut nettoyer le canon du fusil avec une longue corde et de l'étoupe enduite d'huile. On est deux, l'un tient le bout du canon, l'autre la crosse, chacun un bout de la corde, et l'on nettoie ainsi le canon par le va-et-vient de la corde. Pendant qu'on tire, les camarades sont exercés à viser dans toutes les positions. L'instructeur leur fait la théorie. Le tir fini, il faut rentrer les cibles souvent fort lourdes. Les sous-caporaux ont inscrit les coups aux livrets individuels; on établit le compte des cartouches et on reprend le chemin de la caserne en traversant la ville.

Le colonel inspecta pendant trois jours

l'école des recrues. Pendant l'inspection, je dus exécuter seul et devant le front de ma section tous les mouvements du maniement d'armes. Les officiers suivaient l'inspection. Le lendemain, à la théorie, le colonel choisit lui-même les hommes qu'il voulait faire examiner et toujours les moins intelligents. La présentation en gymnastique me fut beaucoup moins agréable, surtout la voltige sur mon ennemi, le cheval de bois.

Les inspections terminées, le colonel annonça qu'il allait nous récompenser. Me voici ravi, pensant déjà à un après-midi de liberté et me préparant à l'employer fort agréablement. Le colonel annonça alors gravement que la plus belle récompense pour nous était l'honneur de porter sur nos pattes d'épaulettes les chiffres du roi Christian IX. Depuis nous les portâmes toujours après avoir été les chercher au magasin d'habillement.

Ces inspections terminaient la première classe de l'école des recrues ; avec la seconde allait commencer l'école de compagnie. Les deux cent soixante-douze recrues étaient réparties en deux groupes devant représenter chacun une compagnie. Mon lieutenant commandait la nôtre ; il était beau garçon avec de belles moustaches noires, très belle tenue. Que de patience il avait avec moi ; le mot Flöjmand était souvent prononcé.

Le règlement de manœuvres de l'infanterie danoise a beaucoup d'analogie avec le règlement allemand. Le sac semblait au début très gênant, car en Danemark on le porte plus bas qu'en France.

Nous allons bientôt en rase campagne exécuter notre premier service en campagne. Il faut s'éloigner assez de Copenhague pour trouver un terrain qui s'y prête et où les paysans n'ont pas entouré leurs champs de grillages. Ce jour-là, nous apprîmes le ser-

vice de sûreté en marche, avec les éclaireurs des deux côtés de la route, trottant dans les labourés pour aller reconnaître les fermes des alentours; les servantes nous jetaient souvent des fruits; je mis en fuite ce jour-là un pauvre renard et cinq cigognes; celles-ci sont fort en honneur dans le pays.

La semaine suivante fut très chargée. Notre sac commençait, lui aussi, à se remplir et à faire le gros dos. A la caserne, le lieutenant continue ses théories sur le service en campagne. Nous sommes assis sur l'herbe, en rond autour de lui à la place d'exercices; de la pointe de son sabre il esquisse sur la terre tout le canevas du service des avant-postes. Que d'instructions à retenir pour chaque poste!

Nous commençons la théorie sur le service de garde; je trouve cela fort ennuyeux; heureusement le service en campagne est là pour distraire.

Nous nous dirigeons vers le village d'Herlev, où une grand'garde est établie. L'ennemi avec ses patrouilles nous attaque. Le lieutenant m'a placé en vedette ; je suis tellement excité par la vue de l'ennemi que je décharge sur une patrouille les cinq cartouches de mon magasin. Je suis vertement tancé de mon impétuosité ; et moi qui étais si fier d'avoir fait fuir une patrouille !

A l'île d'Amager le tir sur des cibles à figures avec des soldats debout, à genoux et couchés m'amuse beaucoup.

Copenhague est alors en fête ; on fait bombance partout ; c'est que le prince royal célèbre ses noces d'argent ; j'y prends part, je m'assieds à la table royale en uniforme de simple soldat, ce qui ne s'était jamais vu encore. Je restai sanglé dans mon ceinturon pendant tout le repas qui dura deux heures ; j'aurais bien aimé pouvoir l'enlever.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous partons pour le tir à la cible. Les fêtes des noces d'argent avaient un peu ébranlé nos forces. Mon tour de tirer vient. Résultat : deux balles hors de la cible. Le lieutenant me dit :

— Le prince royal a célébré ses noces d'argent, mais vous, Flöjmand, vous avez fait la noce, et bien.

J'étais un peu honteux et je m'appliquai à mieux tirer.

Nous eûmes ensuite deux marches militaires de trente et quarante kilomètres chacune. On met le fusil au bras en traversant la ville, puis hors des faubourgs on fait une halte de cinq minutes. On allonge la bretelle du fusil et on le place devant le corps, la culasse mobile reposant entre les deux cartouchières. Les longues pipes sortent des musettes et s'allument. La garde ne chante pas en marche, c ontrairement au

habitudes prises par les autres corps. Toutes les marches se font toujours au pas cadencé; au pas de route seulement à travers champs. On arrive au but et là se fait la halte; la vue de la voiture de la cantinière réjouit le cœur. L'école couverte de poussière se dirige alors vers la caserne. Quelle odeur dans les escaliers après la marche! Le soldat enlève ses demi-bottes; les sections descendent dans la cour se laver les pieds dans des seaux; c'est un service commandé.

Nous fûmes conviés à un exercice nouveau: creuser des tranchées dans le terrain varié près du champ de manœuvre. La compagnie a de petites pelles enfermées avec la baïonnette dans un étui de cuir. Un jour le premier rang les porte, le lendemain c'est le tour du second. On n'est pas habitué à creuser la terre, à la jeter pour faire un épaulement, à dégratter des mottes de terre

avec de l'herbe pour raffermir les épaulements. On revient avec des ampoules au creux de la main. On creuse des tranchées pour tireurs à genoux et debout. On saisit les fusils et on essaie le travail exécuté. Mon voisin, n° 1, moyennant un bock que je lui promets à la cantine, me donne un bon coup de main, lorsque le sergent a le dos tourné. On travaille ferme à l'école pour tout répéter; car la semaine suivante l'école sera de nouveau présentée au colonel avant d'être dissoute.

Au terrain de manœuvre, l'école s'est formée un beau matin sur deux rangs. Le capitaine vérifie soigneusement l'alignement; puis un : « Garde à vous! présentez armes! » retentit. Tête à droite, et le colonel arrive au petit galop sur son cheval. Il parcourt les rangs, s'assure de l'alignement. La présentation commence. On fait de son mieux, il faut exhiber tout son savoir; on sue, on trotte,

on se multiplie. Après plusieurs heures le colonel se déclare satisfait ; on lui présente les armes et on fait la pause.

Le lendemain, autre présentation en service en campagne ; le colonel interroge lui-même les hommes et leur pose des questions souvent difficiles. Le jeudi, à la gymnastique, les deux cent soixante-douze recrues exécutent à la fois des mouvements d'ensemble. Ce doit être très beau ; mais, la tête immobile à mon rang, je ne vois rien. Le colonel assiste ensuite à des assauts d'armes — sabre et baïonnette. — Chaque homme défile devant lui en faisant le salut militaire. En Danemark, le simple soldat salue même les sous-caporaux : les marques extérieures de respect sont tenues très serrées. Dans la garde, une vieille tradition veut que les simples soldats se doivent le salut entre eux.

Le vendredi 17 août, l'école des recrues

est dissoute après quinze semaines de peines et de labeurs ; nous sommes tous, ainsi que le personnel de l'école, versés à nos compagnies respectives.

LA PREMIÈRE COMPAGNIE

LA PREMIÈRE COMPAGNIE

Me voici à la première compagnie : « Livkompagni », l'ancienne compagnie colonelle de la garde. Je reste à ma place de Flöjmand. Notre capitaine est très aimé des anciens soldats ; par leurs tuyaux, je sais tout de suite à quoi m'en tenir sur les cadres de la compagnie. Ma section, la première, est commandée par le fils aîné du prince royal, le futur roi. Il a près de deux mètres et est un des princes les plus populaires de Danemark. Pendant tout le temps que j'ai eu l'honneur de servir sous ses ordres, comme simple sol-

dat et comme officier, il ne m'a pas ménagé ses bons conseils; il m'a souvent repris pour mon bien ; je l'en remercie.

La troisième classe de l'instruction des recrues allait commencer. Le service était un peu changé. On arrivait à l'école de bataillon sur le terrain de manœuvre ; le désagrément était pour la musique et pour la clique, obligées de reprendre au pas gymnastique leur place, qui changeait toujours avec les évolutions. J'aimais assez l'école de bataillon, car. pendant la halte, la musique se faisait entendre ; elle nous ramenait à la caserne. Comme j'étais heureux quand c'était le tour de la première compagnie de marcher en tête, de défiler aux accents de la marche de Sambre-et-Meuse ! En entrant dans la caserne le chef de musique entonnait son air favori le « Toreador » de *Carmen*.

L'instruction sur le service en campagne était poussée avec vigueur. Tout le bataillon

y participait ; je trouvais cela très amusant et intéressant, quoique dans le rang on comprenne moins bien ce qui se passe.

La grande préoccupation de nos officiers était alors l'instruction théorique et pratique sur le service de place. La garde fournit des détachements pour le service des palais royaux, tant à Copenhague qu'aux résidences d'été. A Copenhague, il y a chaque jour parade, à midi, sur la place d'Amalienborg, avec musique et marche du drapeau. On comprend que cette instruction soit longue et laborieuse ; il y a tant de postes à chaque résidence avec des consignes si diverses ! Nous portions le bonnet à poil. Il fallait apprendre à relever les postes doubles ou simples, à rendre pour les deux sentinelles les honneurs en même temps, etc.

J'allais oublier une innovation que je goûtais fort peu, le « Hurtigpakning » ou « paquetage rapide ». L'adjudant était chargé

de cette théorie sur le paquetage. Il imaginait les tenues les plus compliquées ; nous devions les revêtir en quelques minutes et redescendre dans la cour nous présenter à lui. On courait à la chambrée, quitte à s'écraser dans l'escalier ; on enfilait pantalon, bottes ; on faisait les deux plis réglementaires au pantalon par-dessus les bottes et on revêtait tout le fourniment.

Un jour, l'adjudant avait eu l'idée diabolique de nous prescrire la tunique et la capote avec tout le paquetage dessus, mais en enlevant de toutes les pattes d'épaulettes les insignes du roi. Or, ces insignes sont tenus par des cordonnets qui passent à travers des anneaux ; que de mal pour enlever le tout en quelques secondes ! Dans la cour, l'adjudant souriait dans sa barbe blanche, caressant avec amour sa croix du Danebrog, bien gagnée du reste. Les sous-officiers s'amusaient beaucoup de notre ahurissement.

Cet exercice serait certainement très profitable à bien des gens peu débrouillards.

Devant bientôt exécuter des tirs de guerre au camp de Frederiksværk, nous fûmes presque chaque jour confiés pendant plusieurs heures au capitaine qui devait y conduire toutes les recrues. Sous sa direction, nous nous préparâmes en terrain varié; nous allâmes même un jour à l'île d'Amager exécuter des tirs par section entière sur des cibles à figures qui disparaissaient après le tir. Ces exercices m'intéressaient beaucoup par leur variété et me donnaient un avant-goût du séjour au camp. Le 1er septembre, le colonel distribua, dans la cour de la caserne, des insignes de tir aux meilleurs tireurs. C'étaient des plaques en métal blanc avec insignes qui se portaient sur le bras et cousus sur la tunique. Hélas! je ne fus pas du nombre des élus; je restai même fort en arrière pour le tir, à ma grande honte.

Le lendemain, dès l'aube, les recrues furent de nouveau formées en deux compagnies, la musique et la batterie à droite. Nous quittâmes Copenhague pour le camp, avec le sac bien garni. Après avoir traversé les faubourgs, à la première halte, la musique nous quitta et rentra en ville assurer le service de la cour. La batterie resta heureusement. Notre première étape fut longue. Au milieu de la journée, nous fîmes une pause pour le déjeuner. Nous devions coucher à Farum chez l'habitant. A l'entrée du village, le lieutenant et les fourriers chargés du cantonnement nous attendaient avec des billets de logement. Nous fûmes répartis en petits groupes par cantonnements.

— Höjre Flöjmand ! me crie mon lieutenant.

— Présent.

— Dites-moi, Flöjmand, me dit mon officier qui est à la blague, je voulais seule-

ment vous dire que la fille du fermier chez qui vous logez est très jolie, mais fiancée.

J'avais bien envie de rire. Notre escouade fit une belle entrée dans la cour de la ferme; notre sous-caporal retroussa ses moustaches et nous présenta au fermier comme si c'était son supérieur. Il faut toujours impressionner les pékins. Le fermier nous reçut; jamais je n'oublierai cet accueil cordial. Sa première question au sous-caporal fut :

— Où est votre Français ?

Je me présentai ; il nous mena à nos logements. Une jeune fille rougissante voulut s'emparer de mon fusil et mit ses doigts chauds sur le canon. Je le lui enlevai bien vite. Je ne pus résister à lui demander si elle était fiancée :

— Oui, me répondit-elle; mais mon fiancé n'est pas là !

Comme il est donc bon de se rafraîchir après une longue marche! Nous dînâmes, un

vrai dîner à la danoise, qui dura près de deux heures avec obligation de manger sans trêve. Le fermier avait près de lui un dictionnaire français et me demandait toutes les cinq minutes :

— Comment appelez-vous cela en français ?

Nous fîmes des frais de notre mieux. Il y avait plusieurs vieilles dames ; je ne savais qui était la maîtresse de maison. Mon sous-caporal me dit :

— Flöjmand, je crois que vous feriez plaisir à la maîtresse de maison en allant lui chercher un bouquet.

Je pars dans le village et reviens avec un bouquet que je présente à l'une des vieilles dames avec un compliment. Je m'étais trompé ; c'était une amie en visite et non la maîtresse de maison. J'avais fait une gaffe et cherchais à la réparer au milieu du fou rire des petits camarades. La soirée me

parut longue, étant donné qu'il fallait après une dure étape, entretenir des étrangers Enfin les braves fifres et tambours passèrent sous nos fenêtres, sonnant la retraite et cela nous permit de quitter nos hôtes pour aller dormir du sommeil du juste.

Le lendemain, dès l'aube, nous étions sur pied; nous prîmes un excellent petit déjeuner. En allant chercher mon fourniment, je trouvai ma musette bien lourde ; en l'ouvrant, j'y vis un immense paquet de sandwiches noué avec un ruban rose; ce n'est certainement pas une des vieilles dames qui l'y avait mis.

Nous rejoignons bientôt les camarades. La colonne se met en marche; encore une bonne étape et nous arrivons au pied d'une colline; on monte, il fait très chaud; on entre sous bois. Une petite pause; nous approchons. Les tambours bandent leurs caisses, nous raccourcissons nos bretelles de

fusil et nous gagnons le camp après avoir traversé un ravissant bois de sapins au son des fifres et des tambours.

La colonne se déroule comme un long serpent bleu et blanc. Le camp est perché sur une hauteur au milieu des bois. Le commandant du camp et la commission du tir reçoivent nos officiers. Nous sommes répartis dans les deux longues rangées de tentes entre lesquelles se dressent les râteliers pour les armes. Devant chaque tente, un seau numéroté peint en rouge. Au camp, l'État nourrit les soldats et nous goûtons à une excellente soupe. La journée se passe à astiquer.

Le lendemain, le soleil vint éclairer mes vingt ans. L'adjudant me remet des lettres. Il y a de mauvaises nouvelles d'Angleterre; le comte de Paris, mon oncle, est au plus mal: aussi mon anniversaire est-il assombri par un vrai chagrin. Nous partons, ce

jour-là, exécuter des tirs par section ; nous arrivons à deux kilomètres de la mer dans des landes de bruyère. On nous remet des cartouches. La commission de tir est à cheval; des soldats d'infanterie nous suivent, portant de grands sacs de toile et des bâtons pointus pour ramasser les cartouches vides. Notre lieutenant reçoit un imprimé. La section se couvre en marchant. Tout à coup une chaîne de tirailleurs apparaît figurée par une longue cible mobile. Vite déployés en tirailleurs, nous ouvrons le feu avec la hausse. La cible disparaît; on reprend la marche pour tirer sur des fantassins, des cavaliers, voire même une batterie d'artillerie. Bientôt on aperçoit un village habilement construit. Au pas de charge, dans des sables brûlants, le prince Christian anime ses hommes et donne l'exemple en faisant de grandes enjambées dans les bruyères. Il ne se ménage jamais. Nous nous arrêtons

une dernière fois pour saluer de notre feu des tirailleurs, et le village est enlevé d'assaut à la baïonnette. Sur le bord de la plage, nous tirons sur des cibles représentant des barques. Cela m'amuse beaucoup. L'exercice est fini. La critique suit ; entre autres choses j'entends : « Le Flöjmand de droite charge trop lentement son arme ; les distances sont bien évaluées ». Nous rentrons au camp astiquer les fusils, que les sous-officiers examinent avec attention. La retraite sonne faux le soir.

La journée du lendemain est consacrée au tir par compagnie ; mais, suivant le règlement, au-dessous de huit cents mètres, chaque lieutenant règle le tir de sa section. Cette journée m'amuse beaucoup moins ; il n'y a pas de charge à la baïonnette, au bruit de hourras frénétiques, ce que j'adore.

Le 6 septembre, nous quittons le camp pour faire place à un bataillon de ligne qui

arrive. On fait une étape assez courte jusqu'à un village d'où le chemin de fer nous transporte à Copenhague. Nous traversons les rues les plus fréquentées de la capitale, au son de la musique, suivis par les badauds. A la caserne, on rompt les rangs.

Un télégramme navrant m'attend : le chef de ma famille vient de rendre sur la terre étrangère sa noble âme à Dieu. L'horreur de cette nouvelle m'accable ; mes pensées se reportent sur ceux qui restent. Je souffre d'être si loin d'eux.

Un congé m'est accordé sur-le-champ. Je pars pour l'Angleterre embrasser ma tante, mes cousins et retrouver mes parents. J'eus le bonheur d'arriver à temps pour rendre les derniers devoirs au chef vénéré de notre maison. Mon congé était court. Je repassai par Londres. Mon père m'avait donné rendez-vous un matin à Trafalgar Square où se recrutent les soldats. Des sous-officiers en

grande tenue vont et viennent, une badine à la main. Un sergent des grenadiers de la garde s'approche de moi et me salue. Il me demande si je veux m'engager, me peignant sous les couleurs les plus riantes la vie militaire en Angleterre. Lorsqu'il eut fini son boniment, je lui dis que je regrettais de ne pouvoir m'engager dans son régiment; car je servais dans la garde danoise. En me découvrant pour répondre à son adieu, il put voir sur mon front bronzé la marque oblique du bonnet de police. Il me salua militairement, croyant être en présence d'un officier; je n'eus garde de le détromper.

A mon retour d'Angleterre, je trouvai mon cher bataillon renforcé, depuis le 12 septembre, par les réservistes. L'école de bataillon recommença pour moi.

Pour la fête du prince Christian, nous exécutâmes un service en campagne, avec les hussards de la garde. Ma compagnie longeait

paisiblement la grande route, lorsqu'une estafette apporta l'ordre d'accélérer. Nous prîmes longtemps le pas gymnastique ; puis on se déploya à gauche de la route, dans des labourés, en tirant. Bientôt l'ennemi apparaît sur une hauteur ; nous nous en approchons par bonds ; quelle chaleur dans ces labourés ! la voix du lieutenant nous excite :

— C'est une cochonnerie, Flöjmand, me crie-t-il, vous n'avancez pas.

Le clairon vint sonner le « cessez le feu » et le rassemblement. A la cantine, on vida, avant de rentrer, un bock à la santé du prince Christian.

L'inspection générale approchait à grands pas ; aussi travaillait-on ferme à répéter les mouvements, les théories. Le capitaine se multipliait et vivait presque à la caserne, où il surveillait les moindres détails. Le grand jour approcha ; l'inspecteur se montra satisfait.

Une fois, à l'appel, l'adjudant nous lut l'ordre de paraître en bonnets à poil le lendemain matin et surtout de soigner l'astiquage ; nous devions revêtir la tenue d'exercice avec bottes et tout le paquetage. Le lendemain, il faisait un vent terrible ; heureusement mon bonnet à poil était bien assujetti avec la jugulaire recouverte d'écailles en métal. Soudain, on vit poindre deux chevaux montés par des hommes en rouge ; c'étaient les laquais du prince royal qui venait inspecter la garde. Il est inspecteur général de l'armée. On nous fit exécuter nos plus beaux mouvements. Le prince royal s'intéressa naturellement à la section commandée par son fils. Les soldats étaient bien heureux et fiers de sa visite. Nous eûmes ensuite de l'ordre dispersé, ce qui manque de charme en bonnet à poil, quand on n'y est pas habitué.

Pendant deux jours, la garde, au com-

mencement d'octobre, manœuvra avec la garnison de Copenhague, aux environs de la capitale. Je me suis franchement amusé ces deux jours. Le premier, notre compagnie prit d'assaut une ferme occupée par des fantassins du 13e bataillon. J'étais très excité par le roulement de la charge, par la voix du canon qui grondait. Je me mets à viser un ennemi à bandeau de toile blanche au képi; il me crie :

— Bougre de c..., veux-tu bien ne pas tirer sur moi; je ne suis pas un Prussien.

Pendant la halte, nous vîmes les attachés militaires. Le Français, charmant, vint saluer le prince Christian. Tous les hommes se levèrent spontanément, bien qu'on fût pendant une pause, pour saluer l'uniforme français. Je vois encore l'officier, sur son cheval bai, avec son pantalon rouge à bandes d'argent, complimentant le prince Christian sur sa section. Il y avait, sous la tunique danoise,

un cœur français qui battait bien fort à cet instant.

Le lendemain, il y eut encore une manœuvre. La garde resta longtemps en tirailleurs dans un champ de betteraves; puis nous nous formâmes en colonne sur la route. Une batterie d'artillerie passa près de nous. Le prince Chira amusa tout le monde en disant à un servant qui avait fait une faute :

— Si vous étiez au Siam, je vous ferais décapiter.

Le prince royal, suivi de la princesse et de ses filles, en voiture, nous passa en revue dans une grande plaine ; toute la garnison y était. Nous défilâmes devant lui ; inutile d'ajouter que la garde eut le pompon pour la correction de la marche.

Le 8 octobre, les réservistes furent renvoyés dans leurs foyers. On tira au sort par compagnie, pour savoir qui resterait encore un an au service ; soit quarante hommes par

compagnie, et les élèves sous-caporaux. Ceux qui tirent un bon numéro ont la permission de le vendre. J'ai vu payer mille couronnes (environ mille quatre cents francs) un numéro pour ne pas rester un an de plus dans la garde. Les libérés ne sont appelés qu'à deux périodes d'instruction de vingt-cinq jours chacune.

J'avais arboré ce jour-là, comme plusieurs de mes camarades, les pattes d'épaulettes rouges, à galons d'argent, d'élève officier. On procéda à la liquidation de la compagnie. Le capitaine nous fit ses adieux, nous remerciant du bon temps passé ensemble. Le colonel vint nous demander si nous avions quelque réclamation à faire ; puis un « rompez vos rangs » retentit. Je quittai avec regret ma chère première compagnie comme élève officier. Je devais y rentrer, en 1896, avec l'épaulette de sous-lieutenant.



L'ÉCOLE DES OFFICIERS

L'ÉCOLE DES OFFICIERS

Le samedi 11 octobre 1894 nous nous présentâmes, à midi, à l'école des officiers au château de Frederiksberg. Chacun avait au complet l'équipement et l'armement provenant du corps où il avait passé comme recrue.

Le château de Frederiksberg, situé à peu de distance à l'ouest de Copenhague, sur le bord de la route qui mène à Roskilde, a été bâti sous Frédéric IV, à la fin du XVII[e] siècle. Les rois n'y habitent plus. En 1716, le tsar Pierre le Grand y a séjourné

avec l'impératrice Catherine. Sous Christian VII, on y menait joyeuse vie, et aux splendides fêtes se montraient la reine Caroline-Mathilde et le ministre comte Struense. Le maréchal Bernadotte, le futur roi de Suède, avait, en 1808, son quartier général au château. Il soutenait avec son corps d'armée le Danemark, allié de la France. En 1869, le château fut transformé pour recevoir l'école des officiers qui remplaça l'académie des cadets.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que le célèbre feld-maréchal allemand de Moltke commença sa carrière sous l'uniforme danois. Le 1er janvier 1812, à douze ans, il entrait à l'académie des cadets de Copenhague, passait, en janvier 1818, l'examen de sortie et entrait dans la classe des pages. Il en sortait à la fin de l'année avec le n° 1. Sous-lieutenant à la suite le 23 décembre, en pied le 26 janvier 1819, il tint garnison avec le

régiment d'Oldenbourg d'abord à Rensbourg, ensuite à Altona. Le 5 janvier 1822, Frédéric VI lui permettait de servir à l'étranger et, le 16, il quittait le Danemark pour se rendre à Berlin. Il n'hésita pas, pour agrandir la Prusse, à laquelle il avait passé corps et âme, à diriger l'invasion en 1864 contre le pays où il avait fait ses premières armes.

En Danemark, la très courte durée normale du service a nécessité l'organisation d'un système très complet d'établissements militaires.

Dans chaque arme, il y a une école spéciale pour les élèves sous-lieutenants ; à leur sortie, ils peuvent être nommés officiers, mais il leur faut passer par l'école de Frederiksberg pour pouvoir porter les deux boutons de premier lieutenant.

L'école des officiers comprend trois divisions. La division inférieure *(yngste klasse)*

reçoit tous les deux ans des caporaux et des sous-lieutenants officiers de réserve désireux de devenir officiers permanents. Leur admission se fait au choix et leur nombre ne peut dépasser vingt. Les cours durent un an et demi : ils comportent seulement les connaissances nécessaires à un officier.

Dans la classe moyenne (*næstdældste klasse*), où j'entrai, peuvent être admis, à côté des élèves qui ont satisfait aux examens de sortie de la classe inférieure, les gradés ou simples soldats qui, ayant accompli leur temps de service obligatoire, justifient de connaissances générales suffisantes. Les cours, d'une durée d'un an et demi, portent sur l'instruction générale et militaire à la fois. A leur sortie, les élèves sont aptes à devenir premiers lieutenants, mais dans la limite des places disponibles ; ceux qui ne sont pas encore seconds lieutenants sont nommés.

Enfin vient la division supérieure compre-

nant les sections d'état-major, d'artillerie et du génie.

A midi, nous sommes réunis dans la grande salle d'honneur du château. Le colonel vient nous inspecter. Nous faisons connaissance entre camarades. Ma classe comprend trente-deux élèves, y compris deux étrangers, le prince Chira et moi; mélange bizarre d'uniformes de toutes armes, d'élèves officiers et de sous-lieutenants. Les élèves officiers logent au château, les sous-lieutenants en ville. Je partageai le sort de ces derniers, attendu que je n'étais astreint qu'à suivre les cours.

A cette époque, il y avait deux classes moyennes à l'école — celle de 1893-1895 et celle de 1894-1896, la mienne, la classe inférieure, que nous méprisions un peu, la classe supérieure, un puits de science à nos yeux. Dans une aile du château, se trouvait l' « *Elevskole* », école d'élèves sous-

officiers d'artillerie et du génie, très bien tenue.

Nous faisons connaissance avec le personnel de l'école : le colonel commandant, les trois capitaines, les trois lieutenants, qui nous surveillent et les sous-officiers secrétaires, moniteurs. La journée se passe à s'installer ; on nous distribue des imprimés sur le service à l'école et nous visitons les locaux. Je frémis à la vue du tableau noir. Le lendemain, les cours devaient commencer : six heures par jour. Prenons comme exemple cette première journée.

Je commençai à six heures et demie du matin par une marche de cinq kilomètres, du palais Jaune à l'école, en traversant toute la ville, les tramways ne marchant pas encore à cette heure. Arrivé à l'école, la première personne en vue est le vieux portier, ancien sous-officier, dont la femme a pour fonction de nettoyer nos gants. Je retrouvai mes

camarades. Les élèves officiers avaient passé une fort mauvaise nuit, en butte aux brimades des anciens. Disons que ces brimades, fort inoffensives, cessent au bout de quelques jours, mais elles sont de tradition et se renouvellent invariablement à l'arrivée de chaque nouvelle classe. A huit heures, nous nous introduisons dans la grande salle où se font les cours. Sur le plancher, trois longues rangées de bancs avec des dos peints en brun ; devant, de longues planches formant tables. Au mur, des cartes, l'immense tableau noir, avec un petit support pour l'éponge et la craie ; dans un coin, un lavabo pour les lavis ; au milieu la chaire du professeur et une chaise. Autour des murs, des espèces de commodes pour ranger les livres et les cahiers. Chaque élève a sa case avec son nom et son numéro matricule sur une étiquette, de la belle écriture d'un fourrier. Un poêle et des becs de gaz et c'est tout.

Devant moi, est assis le prince Chira; à côté, à droite, le fils d'un colonel qui a servi en Algérie ; derrière moi, un élève officier du génie, à collet de velours noir, — un fort en mathématiques qui me sera très utile, car je hais les mathématiques et la table de logarithmes. Au premier rang, à droite, notre doyen, un sous-lieutenant d'artillerie, qui a fait campagne au Congo et y a été médaillé ; il a une belle barbe blonde dont il paraît très fier.

A huit heures vingt minutes, le lieutenant de semaine fait l'appel; dix minutes après, les cours commencent. Cinquante-cinq minutes d'organisation militaire. Des fourriers succombent sous des piles de livres qui nous sont distribués. Cinq minutes d'entr'acte. Le professeur d'histoire — un pékin — tête de vieux brigadier de gendarmerie, avec moustaches et impériale grises, fait son entrée. Il est très intéressant. Une demi-heure de

pause. Déjeuner au réfectoire, sandwiches, bière et café. A onze heures, paraît notre terreur : le professeur de mathématiques, un civil très doux, plutôt trop doux, dont le physique et les longs cheveux font passer un sourire sur nos lèvres. Il nous ennuie mortellement, le pauvre cher homme. Après lui, arrive le professeur de français, avec une barbe en fer à cheval. Je quitte la classe pendant cette heure-là, car le professeur a déclaré qu'il aimait mieux ne pas avoir un « vrai » Français dans sa classe. J'en profite pour aller au Jardin zoologique, qui est à côté ; j'y présente mes devoirs à Jean, le jeune éléphant, à la lionne et à une personne, dont le nom n'intéresse pas le lecteur et qui a bien voulu venir parler autre chose que le français avec moi...

De une heure à trois, nous avons le cours d'art militaire. Le professeur, très distingué, porte la croix de la Légion d'honneur, ce qui

me fait grand plaisir. C'est lui qui me chargeait toujours de lire les proclamations de l'empereur Napoléon Ier, à ses armées victorieuses.

A trois heures, les cours sont terminés. Les sous-lieutenants et moi nous regagnons notre domicile, avec nos livres sous le bras. Il va falloir piocher ferme pour préparer les cours de la semaine. Les élèves officiers dînent au château, ont plusieurs heures de répétitions ; puis ils soupent et remontent se coucher à la chambrée.

Le lendemain, encore six heures de cours. Je commence à regretter le grand air du champ de manœuvre et je trouve les bancs de l'école bien durs. Nous faisons connaissance avec quatre nouveaux professeurs : celui de fortification, un jeune officier du génie sanglé dans sa tunique à collet de velours noir ; celui de topographie et d'astronomie, vrai savant ; puis celui de danois, qui fait des

conférences sur la littérature du Danemark. Le professeur de gymnastique, un lieutenant d'infanterie, assisté d'un autre lieutenant et d'un peloton de sous-officiers moniteurs de l'école de gymnastique, nous garde deux grandes heures. Il fait très froid en veste et en pantalon de toile dans la salle de gymnastique. Ce ne sont plus les exercices demandés aux recrues, mais les finesses de l'art qu'il faut apprendre, sans oublier l'escrime à la baïonnette, le fleuret et le sabre. Le lieutenant ne plaisante pas ; il veut un bon résultat. Je n'aime pas la gymnastique et me console en chiquant. Je crois me donner grand air en agissant ainsi.

Nous voyons bientôt deux nouveaux professeurs ; celui d'artillerie ne peut pas rester en place sur sa chaise et se promène de long en large en chiquant et en jurant. Le professeur d'allemand fait son entrée, revêtu d'une très longue redingote noire et portant

des lunettes ; il a la vue très basse et on en profite.

Les cours d'équitation ont lieu le matin. D'abord à l'écurie où le marchi-chef nous fait la théorie ; puis pendant l'heure du manège. L'hiver ce n'est pas drôle. On monte à tour de rôle tous les chevaux de l'école. Le capitaine de dragons est au milieu. C'est Jupiter tonnant. Nous montons d'abord sans selle ; on nous initie aux beautés de la voltige à cheval et puis, horreur ! le marchi-chef arrive avec une longue chambrière ; se plaçant au milieu du manège, il fait claquer son fouet absolument comme Buffalo Bill. Je commence à la trouver très mauvaise ; les chevaux deviennent odieux ; heureusement, la bonne horloge sonne et nous quittons les quadrupèdes ; je ne m'en sens pas de joie.

J'allais oublier de mentionner le cours de dessin que j'aimais beaucoup. On copiait des

cartes à d'autres échelles; on faisait des lavis avec des teintes chatoyantes. On écrivait en belle ronde; le prince Chira y était très fort.

Le dimanche arrive, c'est la première sortie des élèves officiers. Quel chic! La tenue de fantaisie est légèrement tolérée. Pour un élève officier de la garde, par exemple, la fantaisie consiste à allonger le gland du bonnet de police, plus petit que celui de la troupe, à ouater les épaules de la tunique, à hausser le collet, à élargir les pattes d'épaulettes et leur galon, ainsi que les passepoils rouges, à raccourcir la jupe de la tunique, enfin à élargir les bandes blanches du pantalon. Autour de la taille on porte le ceinturon, de cuir verni, avec sa grosse plaque de cuivre.

Un matin, nous voyons le drapeau en berne qui flotte sur le château. L'empereur Alexandre III est mort; il était très popu-

laire en Danemark ! Je me rappelle l'y avoir vu chaque année « prendre ses vacances », disait-il, et quelles vacances ! On l'apercevait aux repas, aux promenades de famille ; il aimait à jouer avec les petits enfants ; je l'ai vu à quatre pattes faisant l'ours, à la grande joie de ses petits-neveux. Le reste du temps il travaillait. A la résidence d'été, il occupait toujours la plus grande pièce, ses meubles étaient surchargés de paperasses, porte-feuilles, journaux. Souvent encore, à trois heures du matin, la sentinelle apercevait de la lumière à sa fenêtre. Il était adoré, ce bon géant, avec sa grosse voix. Comme colonel honoraire de la garde danoise, il portait un splendide uniforme. Qu'il était donc beau en tunique rouge, débarquant au port et passant en revue la compagnie d'honneur de la garde ! Le corps d'officiers sur un rang paradait devant la troupe. L'empereur adressait en français un mot aimable à chacun

sur le service. Quelle aubaine pour la garde que sa venue! Les officiers et les sous-officiers recevaient des médailles de Sainte-Anne, de Stanislas et chaque homme deux couronnes. Il fut universellement regretté.

La garde danoise envoya en Russie une députation aux funérailles, composée du colonel, un capitaine, un lieutenant et un adjudant.

Revenons à l'école. Le premier du mois, les sous-lieutenants montaient quatre à quatre les escaliers pour aller toucher leur solde chez l'intendant. Ils recevaient par an sept cent vingt couronnes, maigre solde, tandis qu'un sergent major recevait de sept cent cinquante à huit cent quarante couronnes par an.

Au mois de novembre, nous commençâmes le dessin du fort, traditionnel dans toutes les écoles militaires ; j'eus à faire un quadrilatère. J'allais mettre les couleurs et passer l'encre sur les lignes, lorsque je pré-

sentai mon dessin au professeur. Bien m'en prit ; il me dit :

— Tout ça, c'est très joli : mais, par où diable entre-t-on dans votre fort ?

J'avais oublié la poterne.

— Mon lieutenant, l'ennemi ne doit pas entrer dans mon fort.

— En ballon alors? Dépêchez-vous de me construire une poterne.

Et moi, de recommencer tous mes interminables calculs de terre à remuer. Enfin, le fort se coloria avec de beaux glacis vert clair. En janvier, il était terminé et déposé aux archives de l'école, pour servir de modèle à des générations futures.

Mon père, en 1858, à Turin, avait obtenu une bonne note pour son fort, à l'académie militaire. Tous ses camarades avaient construit des quadrilatères ; lui seul, un pentagone. L'historique du 12e régiment de chasseurs à cheval porte du reste, à ses états de

service, cette mention : « Sorti avec le numéro 3 de l'école militaire de Turin. »

A la fin de novembre, la garde parada de nouveau en ville, pour la rentrée du roi et de la reine ; mais la musique ne se fit pas entendre, à cause de la mort de son chef regretté. A la caserne de la garde eut lieu une touchante cérémonie : la dernière parade pour le tsar ; le colonel prononça une vibrante allocution. Le même jour, le prince Chira et moi, nous assistâmes, en grande tenue, à un service solennel à l'église russe ; cela m'intéressa beaucoup. Tous les officiers de la garde étaient présents, revêtus de leurs tuniques rouges de gala. Le pope nous donna un cierge qu'il alluma et que je dus tenir pendant tout le temps de la cérémonie, à bras tendu, de peur de tacher mon bel uniforme.

Le mois de décembre se passa dans l'attente du petit congé de Noël et du jour de l'an. En Danemark, la Noël est particulière-

ment fêtée. J'assistai à cinq arbres de Noël et à nombre de repas. A la cour, il y a toujours, le 24, un grand dîner et ensuite un arbre de Noël, qui est magnifique, autour des tables, recouvertes de nappes, sur lesquelles la reine elle-même a rangé les cadeaux qu'elle a choisis. Elle est si bonne. Elle n'oublie personne, depuis le roi jusqu'aux chambellans, dames d'honneur, voire même l'officier de garde. Touchante habitude ! De ces soirées, j'ai rapporté de charmants cadeaux, qui me sont un souvenir bien cher et précieux. Le lendemain, le prince royal donna un grand dîner avec arbre de Noël et distribution de cadeaux. Dans les familles bourgeoises, l'arbre paraît toujours illuminé. On rôtit une oie et les « *æbleskiver*[1] » finissent invariablement le repas.

A l'école, l'année se termine par un clas-

1. Plat sucré aux pommes.

sement de trimestre ; chacun reçoit des notes sur chaque matière.

Les élèves sont examinés pendant le cours; il n'y a pas de colles spéciales. Je dus souvent paraître au tableau noir où je commençai par casser plusieurs morceaux de craie sur des x et des y.

Ma gymnastique fut, entre parenthèses, fort peu brillante.

Le 1er janvier est un jour de corvée pour tous ; j'avais uni mon sort à celui du prince Chira. Dès l'aube, nous étions en grande tenue, moi avec mon bonnet à poil à cordonnets et glands de fil blanc, lui avec son shako et sa giberne en cuir verni noir, portant deux canons de cuivre croisés. Visites le matin ; puis cour chez le roi, le prince royal ; déjeuner à la hâte et visites toute la journée. A cinq heures, dîner durant près de deux heures dans la grande salle du palais de Christian VII ; plus de cent couverts. Que

d'uniformes chamarrés ! Tout le corps diplomatique, constellé de plaques, est réuni. Je suis assis entre deux dames d'honneur en grand décolleté. Mon bonnet à poil repose sous ma chaise. Il fait très chaud. On nous sert du vin de Rosenborg, de 1858. C'est du vinaigre. On mange dans de superbes porcelaines données au temps jadis par un roi de France. Le cercle après dîner dure assez longtemps ; puis on se sépare ; chacun s'empresse d'aller revêtir une tenue moins brillante et l'on est heureux de retrouver son cigare ou sa pipe et de fumer.

Le travail recommence à l'école ; je suis examiné en histoire, art militaire, organisation militaire, mathématiques ; c'est une furie. Le prince Chira et moi, nous commençons à nous émanciper un peu au petit théâtre des boulevards, le théâtre de Nörrebro, où l'on fume et vide des bocks en écoutant les

refrains de la revue de l'année. Une autre fois, nous allons voir *Carmen* au Théâtre Royal. Je m'y suis bien amusé. Nous étions, le prince Chira et moi, au premier rang des fauteuils. Tout à coup j'entends des ronflements; les musiciens rient tellement qu'ils ont de la peine à souffler dans leurs instruments. Je regarde et je vois le prince Chira dormant profondément. Je le secouai bien vite.

Nous assistâmes, un dimanche, à une des fêtes d'une des filles du prince royal et pûmes goûter au chocolat traditionnel des jours de fête à la cour.

Avec ma sœur et mon beau-frère, j'eus le plaisir d'aller souvent chez le comte Mourawieff, si aimé à Copenhague. Charmant causeur, ses petites fêtes étaient très recherchées.

A l'école, la vie est monotone; je me rappelle pourtant qu'en mars nous commen-

çâmes l'équitation avec éperons qui eut d'abord de fâcheux résultats pour moi.

Après avoir exécuté à l'école des tirs au tube, nous allâmes, en mai, à l'île d'Amager. Pendant une douzaine de jours, nous tirâmes et nos coups furent soigneusement notés sur des livrets individuels recouverts d'une couverture brune. Le plus amusant, c'est sans contredit le tir au revolver.

Nous profitâmes d'un jour de sortie pour nous réunir à Tivoli, jardin de délices pour nous tous. Les sous-lieutenants étaient exclus de la fête; nous n'étions que les élèves officiers. Après un dîner dans ce Jardin de Paris, nous nous répandîmes par petits groupes dans les allées, ayant un peu peur de rencontrer nos supérieurs. Nous allions quitter cet Éden, quand nous vîmes une jeune femme se promenant seule, et qui paraissait chercher un consolateur. Nous

étions quatre de la garde; mes trois camarades de s'écrier :

— Allons, Flöjmand, en avant arche!

Je retroussai une moustache que je n'avais pas et je partis à la conquête de cette femme scandinave. Il faisait très noir sous les arbres touffus. Tout à coup une voix bien connue se fait entendre en français :

— Bougre de c..., voulez-vous ficher le camp.

Devinez qui c'était : mon fidèle Arthur. Je m'empressai de rendre à César ce qui est à César.

A l'école, nous sommes initiés pendant quinze jours à un nouvel exercice. Chaque matin, nous descendons sur le terrain de manœuvre au bas de la colline. Un sergent major du génie nous distribue de petits drapeaux et nous commençons à faire l'étude des signaux; d'abord on est gauche et on

arrive régulièrement à enrouler la toile du drapeau autour de la petite hampe qui le supporte ; mais on s'habitue et on apprend l'alphabet. On est alors divisé en stations et d'un bout à l'autre du terrain on s'envoie des télégrammes. Quand le sergent major est loin, ils sont drôles et souvent empruntés au style de Rabelais.

Le 16 mai, grand émoi à l'école ; la veille il y a eu des astiquages effrénés, des lavages de planches, d'escaliers. Le prince royal, inspecteur en chef de l'école, arrive. Il vient à notre classe pendant le cours d'artillerie. Derrière lui sont massés son aide de camp et tout le personnel de l'école en grande tenue. Il désigne les élèves qu'il veut entendre et me montre de la main. J'ai un certain « trac » et passe au tableau noir. Il s'agit d'expliquer au prince les différentes poudres dont l'art militaire s'enrichit. J'y vais de mon petit boniment. Une heure

après nous sommes à cheval et exécutons de savants mouvements devant le prince fort amusé de notre tenue.

L'exercice a aussi commencé par un soleil brûlant. Il faut apprendre mot à mot la théorie ; on exécute et commande les mouvements. Nous formons le cercle et nous hurlons l'un après l'autre les commandements.

On nous distribue des cordes qui tiennent lieu de sections, de demi-sections, et on manœuvre sans relâche. Du haut de la colline un public se moque de nous ; parmi ce public des toilettes claires dont la vue ne nous est pas désagréable.

Nous nous exerçons à la manœuvre du canon. Une heure de pièce de campagne Krupp modèle 1876. On s'attelle au timon, on pousse les roues, on apprend à grimper sur les caissons et à en descendre avec une rapidité vertigineuse. Il fait très chaud. Au commencement on a peur que les roues ne

vous écrasent les pieds. Un capitaine nous surveille; des sous-officiers nous instruisent. Il faut charger les pièces, faire le simulacre de mettre le feu ; puis, à la fin, nous devons traîner les pièces dans leur hangar. On passe l'heure suivante à la pièce de position dans un autre hangar; c'est plus ennuyeux; il faut apprendre les noms en danois des moindres petits morceaux de métal. Un sergent-major d'artillerie de forteresse dirige l'instruction; à chaque instant :

— *Om igen !* Recommencez !

Cet exercice ne nous plaît guère.

Pendant ce temps, la cour est à la campagne. Chaque dimanche, le prince Chira et moi, nous nous y rendons. Un charmant accueil nous y attend toujours. La bonne reine a peur que nous ne nous surmenions dans nos travaux. Le roi s'intéresse à notre vie ; il adore les militaires et aime à voir les jeunes gens travailler.

Les jours se succèdent... Il fait vraiment trop chaud; jamais je n'aurais pu croire qu'on pût trouver une telle chaleur dans un pays si au nord.

Pendant deux jours, notre classe visite les forteresses de Copenhague.

Notre professeur d'art militaire, pendant deux mois, nous fait faire maintes sorties pour exécuter des reconnaissances de terrain aux environs de Copenhague. C'est très amusant de s'éloigner de la boîte; mais, au retour, il faut rédiger un long rapport avec un croquis sur lequel figurent de petits carrés peints en rouge, représentant les avant-postes, des ronds pour les vedettes, cramoisis à flèches pour la cavalerie.

Le 15 juillet, commence l'omelette topographique; nous passons un mois au vert à la campagne, pour notre plus grand bonheur. Nous sommes divisés en groupes numé-

rotés. Le mien se compose de cinq élèves : Chira et moi, le lieutenant surnommé Congo Ferdinand, deux élèves officiers surnommés le Lion, le Cochon d'Argent, car tous ont des surnoms. Nous laissons en dépôt dans une ferme nos instruments : ombrelle, planchette, piquets, chaîne d'arpenteur, stadias, alidade nivellatrice, etc.

Le matin, dès l'aube, nous arrivons sur notre terrain. On revêt des vestes de toile ; on se rend au milieu d'un champ. On apporte les appareils à lunettes avec un tas de petits systèmes auxquels nous ne comprenons d'abord rien. Sur une tablette en bois, est placé un carton, formant carré ; quelques points de repère qui ont servi à l'état-major pour dresser sa carte ; c'est tout. Il va falloir remplir ce carré. On reconnaît le terrain ; on commence d'interminables calculs ; le Cochon d'Argent les fait ; Congo tient l'instrument et serre des vis, des écrous. Je

disparais avec une longue stadia, grande perche peinte en blanc, avec des barres noires et rouges ; les mesures sont en pieds et en pouces. Congo regarde par la lunette et m'invective ; car il trouve que je ne tiens pas la stadia assez droite. Le professeur arrive en tournée. Il faut lui expliquer tout ce qu'on a fait ; puis, seconde tournée, dans la journée, du lieutenant de semaine, à cheval.

A part ces deux visites, nous sommes assez tranquilles. Dans le voisinage une auberge ; on s'y rend souvent, avec précaution. Dans une ferme des environs habitent les deux filles d'un sellier de la ville ; leur voisinage ne manque pas de charme. Quelles bonnes fraises à la crème on prend à l'auberge, l'aubergiste est enchanté de notre venue et appelle les élèves officiers : « Mon lieutenant ! »

Près de notre ferme, la grand'route se

déroulait ; notre lunette dévisageait les dames cyclistes et notre ombrelle nous servait de signal ; on ne s'ennuyait pas. Quant à l'ouvrage, ma foi, il avançait lentement, mais sûrement. Un jour, j'avais appris par un tuyau, que le chef de l'école, ancien professeur de topographie, devait venir nous inspecter. Je demande à Congo de me laisser courir avec la stadia. C'est réglé ; me voilà à de longues distances ; je me crois en paix. Je vois le colonel arriver, tourner autour des instruments. Je ne bouge pas. Mes camarades me font des signes pour m'appeler. Je continue à ne pas bouger : enfin le professeur m'adresse un appel énergique et, à grandes enjambées dans les labourés, je me présente au colonel. Il me demande de lui expliquer comment on vérifie les instruments ; je bafouille un peu, me rattrape ; puis il part. Nous nous accordons un bon somme sur l'herbe.

Le lendemain, fureur de Congo ; je l'entends crier :

— Ce diable de Chira a tourné les vis et a versé un pot d'huile sur l'instrument ; il aurait bien mieux fait de rester au Siam.

Mon brave camarade avait trouvé bon de toucher à tout pour faire du zèle et afin de mieux faire fonctionner l'instrument, il avait emprunté à la fermière une bouteille d'huile, qu'il avait répandue à grands flots sur l'instrument.

La carte commençait à prendre tournure. Elle fut terminée ; les courbes de terrain furent ajoutées grâce aux niveaux et surtout grâce à la carte d'état-major ; — mais ceci entre nous.

Les deux derniers jours eut lieu la revision du professeur tant redouté. Vérifiant toutes les mesures avec son propre instrument, il parut satisfait. On réinstalla les précieux instruments dans leurs boîtes d'aca-

jou ; ils retournèrent au magasin se couvrir d'une noble poussière.

Nous allâmes plusieurs fois prendre des levés de terrain. Pour tout bagage : du papier, un compas, un crayon, une gomme et de bonnes jambes comme instruments d'arpentage. On mesurait avec les jambes la longueur d'une route, le côté d'un jardin. Bien souvent au milieu du travail on avait une distraction, on oubliait le nombre de pas calculés et il fallait tout recommencer. Un jour, mon terrain côtoyait un chemin de fer qui faisait des courbes. Je me servis des poteaux indicateurs pour mesurer mes longueurs. Un garde-barrière rencontré m'offrit un plan de la voie, me disant qu'il avait déjà servi à plusieurs de mes prédécesseurs. Confortablement assis dans sa baraque, je fis un beau croquis. Je me gardai bien de me vanter de ce bel exploit.

Au mois de septembre eurent lieu les grandes manœuvres. Je regrettai bien de ne pouvoir marcher avec la garde qui y prit part.

A l'école, nous passâmes l'examen d'équitation devant une commission spéciale. On nous fit franchir des barrières et des fossés. Je fus très heureux de dire adieu pour un temps à la race chevaline.

L'exercice et la manœuvre du canon se terminèrent par des examens devant un groupe d'officiers. Nous exécutâmes et commandâmes les mouvements à tour de rôle.

Le service en campagne nous amusait beaucoup plus. La garnison de Copenhague envoyait alors des soldats d'infanterie et des hussards à l'école ; nous les commandions tour à tour. Un jour, je reçus le commandement d'un des partis. Sous mes ordres était le prince Chira chargé de la cavalerie. Il la faisait manœuvrer en ayant bien soin de

garder auprès de lui un vieux marchi chevronné, et pour cause. Je donnai des ordres du haut de mon cheval noir qui, entre parenthèses, avait très peur des coups de fusil et se cabrait tout le temps. On fit la critique, et je rentrai à l'école sur mon cheval noir aussi fier que certain général.

En octobre, nous eûmes la joie de voir arriver la classe 1895-1897 que nous nous réjouissions d'opprimer un peu. Nous reçûmes aussi un nouveau programme; mais il comportait toujours six heures de cours.

Je coiffai mon bonnet à poil pour le baptême de ma nièce. Ma grand'mère, la princesse de Joinville, y assistait. La cérémonie se fit à la campagne. L'évêque officiait; il fit les cérémonies en latin et ensuite lut de nouveau les prières en français pour que tous pussent comprendre.

On me permettra de parler d'une autre fête, l'anniversaire de la naissance de ma

sœur Marie tombant le 13 janvier. Tout Copenhague est pavoisé; la princesse Marie est adorée en Danemark. Elle aime à faire le bien ; elle s'occupe de tous, prend l'initiative des bonnes œuvres, visite elle-même les familles pauvres, se prodigue sans jamais se ménager ; c'est bien la fille d'un Robert le Fort. Je suis heureux de toutes ces marques de sympathie qui affluent de partout. Le soir, au palais Jaune, tous les amis sont réunis pour entendre un chanteur suédois. Son succès est grand, car il chante les vieilles chansons de nos provinces de France. Nous aimons à fredonner après lui celle du *Joli tambour*, cette ravissante chanson de la Bretagne. Loin du pays, cela fait du bien d'entendre ainsi des airs français.

A l'école, on pioche ferme ; car l'examen de sortie si redouté nous attend le mois prochain. L'examen de gymnastique est vite passé ; j'avoue franchement que mes notes

furent plus que modestes dans cette branche. Le prince Chira était le plus fort avec son agilité extraordinaire à laquelle se joignait une grande souplesse.

Février arrive ; on pioche, on relit des milliers de pages de livres autographiés à la presse de l'école. Il faut tout retenir, car chacun veut arriver à un bon rang. Déjà on sent la fin des cours ; tous les tailleurs, fournisseurs, passementiers militaires nous inondent de leurs prospectus ; tous veulent avoir notre clientèle.

L'examen est divisé en deux parties : civile et militaire.

Le 19 février, nous ouvrons le bal par deux compositions écrites de mathématiques ; puis le danois, l'allemand, la topographie. Tout cela dure quatre grandes journées. On est un peu nerveux, assis à de petites tables, surveillé par un capitaine, qui empêche de tricher.

L'oral commence; le professeur, accompagné de deux censeurs, est assis devant une grande table. Devant lui, une urne. Je m'avance, plonge ma main dans l'urne, ramène un petit papier que je présente au professeur. Le plus dur pour moi est l'astronomie : j'ai beaucoup de peine à comprendre tous les mouvements des astres au firmament. Pour l'histoire qui termine la série civile, je suis interrogé sur les congrès du siècle.

Le mois suivant, deux séances d'art militaire écrit, de deux heures chacune ; le lendemain, la fortification et l'artillerie. Vient l'oral qui dure plusieurs journées. Enfin, jour béni, le 20 mars, je passe mon dernier examen, à neuf heures du matin, sur le cours de fortification. Je me contiens en quittant la salle, pour ne pas danser de joie. Rentrés chez nous, le prince Chira et moi nous piquons un chahut monstre, digne du Moulin Rouge.

Le lundi suivant, j'étais chez moi, lorsque, à huit heures du soir, un planton du ministère m'apporta la lettre A. 810. Le roi, par un décret du 21, me permet de faire dans la garde le service de sous-lieutenant et d'en porter l'uniforme.

Le lendemain fut un beau jour pour moi. Je revêtis mon nouvel uniforme de sous-lieutenant, avec collet, parements et bandes de pantalon d'argent. Mon bonnet à poil sur la tête, je sortis tenant avec bonheur mon sabre au fourreau de cuir noir. Je me présentai à l'école militaire. Mes camarades étaient aussi en sous-lieutenants. On nous remit des brevets d'examen, constatant notre passage à l'école. C'est une vraie joie et pourtant nous quittons avec regret le personnel de l'école. En sortant, je me trouve mal, je me fais conduire chez moi où je reste au lit pendant plus d'une semaine. C'était une angine. Et j'avais de si beaux projets !

J'obtins un mois de congé pour la France; j'y passai le mois d'avril. Le 22, j'assistai en uniforme danois, à Chantilly, au mariage de ma sœur avec le capitaine de Mac-Mahon.

A un moment, je me trouvai entouré par les officiers du 8e bataillon de chasseurs à pied. Le duc d'Aumale était charmé de me voir porter l'uniforme. Il s'amusait à soupeser mon bonnet à poil, à regarder les bandes d'argent de mon pantalon.

— Mon oncle, lui dis-je, cela est très joli; mais ce n'est pas le pantalon rouge.

Le mot plut au vieux soldat.



SERVICE DANS LA GARDE

SERVICE DANS LA GARDE

Le premier mai 1896, je me présente, à l'heure du rapport, à la caserne de la garde. J'y vois tous les officiers, qui m'accueillent d'une façon charmante. Le colonel m'annonce que je ferai partie de l'école des recrues, comme instructeur, à partir du 10, jour de l'arrivée des hommes.

Le lendemain, j'assiste, sur le terrain des fortifications, à une intéressante manœuvre de cadres. Tous les officiers et sous-officiers disponibles y prennent part. Le soir, mes nouveaux camarades m'offrent à dîner au

cercle militaire. Je tâche de me bien faire venir d'eux et j'entre ainsi dans leur intimité.

Ce qui m'amusa certes moins, ce fut la tournée de visites aux officiers du corps, sans oublier le médecin major.

Tout Copenhague est aujourd'hui en fête. Le roi marie sa petite-fille, la princesse Louise, avec le prince de Schaumbourg-Lippe. Un grand dîner, en gala rouge, chez le roi; puis à huit heures, selon la coutume danoise, le mariage a lieu dans une salle du palais. Après une longue réception, les mariés se retirent, conduits avec pompe à leur chambre nuptiale par un capitaine de la garde. Les malheureux doivent paraître le lendemain à la cour; je trouve cela très cruel. Le soir, toute la ville est illuminée; le Théâtre Royal donne une représentation de gala en l'honneur du mariage. On est assis dans une loge, sur des fauteuils pour-

pre et or ; il fait très chaud. La salle présente un joli coup d'œil, par la variété des uniformes et des toilettes décolletées. Durant les entr'actes, on passe au buffet. Au balcon, la foule acclame la famille royale.

J'assiste le lendemain à la bénédiction et au lancement d'un navire de guerre ; c'est vraiment une cérémonie imposante.

Le dimanche, l'école des recrues se forme ; un capitaine, deux lieutenants, deux sous-lieutenants, sont là, avec un nombreux personnel de sous-officiers et caporaux. Le capitaine nous donne ses ordres en attendant l'arrivée des recrues, à une heure.

Au début, le service, pour nous, va de six heures et demie à onze heures, et de quatre à sept heures. En garnison, les officiers danois n'ont pas de mess ; ils mangent en ville ou au cercle militaire ; pourtant, à l'école des recrues, ils prennent leur déjeuner ensemble. Un fifre est chargé d'aller le

chercher au restaurant voisin. Dès les premiers jours, les officiers me chargent de leur fournir de la moutarde française. Je n'y manque pas.

On est très bien, à cette école des recrues ; il n'y a pas de tour de semaine ; chaque jour, nous sommes tous occupés jusqu'à sept heures du soir.

Quel bonheur pour moi de me sentir libre toute la soirée, sans travaux, sans études! Je dois avouer que j'en profite pour m'amuser. Mon excellent beau-frère essaya bien d'abord d'enrayer mes velléités d'indépendance. Pendant un mois, chaque soir, à onze heures, après le thé de la reine, il faisait une ronde chez moi et laissait sa carte de visite sous forme d'éperons, de brosse, dans mon lit.

A l'école, chargé d'abord de l'inspection de la première compagnie, je reçus ensuite l'instruction et le commandement de la première section.

C'est à ce moment que je fus présenté au duc de Connaught, reçu avec tous les honneurs dus à son rang ; il ne fit que passer une journée à Copenhague et fut convié à un déjeuner et à un dîner de demi-gala, à la cour.

Je suis doté d'une ordonnance, 141. C'est un jeune soldat très grand, né à Copenhague, s'acquittant avec tact et discrétion de mes commissions en ville. Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui, sauf qu'il se brossait les cheveux avec ma brosse à habits. Il avait également une passion pour mon bâton de cosmétique, qui diminuait à vue d'œil. Il exerçait la profession de maçon ; souvent, depuis, il est venu me voir en civil, coiffé d'un tube, chaussé de souliers jaunes. Les ouvriers danois, du reste, ont la passion de posséder un complet ultra-chic, pour les jours de fête.

Le dimanche, la revue de détail est passée

avec soin ; je dois sévir et faire parader plusieurs recrues dont l'uniforme est plutôt sale. C'est, du reste, une habitude de découvrir les fautes, de trouver les musettes auxquelles il manque un bouton, les bottes mal cirées.

Un jour, mon lieutenant me fit bien rire. C'était pendant l'exercice, les sous-caporaux avaient leurs escouades, les officiers se promenaient et rectifiaient les fautes. Je vois mon lieutenant tirer des lettres de sa poche, les lire avec amour ; puis il arrache deux feuillets de son carnet et me crie de venir lui parler :

— Dites-moi, comment dit-on cela en français ? Est-ce assez joli. Peut-on se servir de cette expression ?

Je meurs de rire, car je connais l'aimable destinataire de la missive. Il est un peu rouge, mon lieutenant. Il aura, du reste, maintes fois recours à ma qualité de Français.

Quelque temps après, notre capitaine nous convia à une fête chez lui. Quelle fête! Que de toasts, de pousse-café! Dans le jardin de sa villa, les lanternes vénitiennes illuminaient les arbres. Les sous-lieutenants firent beaucoup de bruit. Le lendemain, j'avais un mal de tête fou.

Ma section prend tournure; j'ai d'excellents sous-caporaux et surtout un sergent infatigable que je soigne. Les chefs de section rivalisent entre eux à qui aura la meilleure. Les hommes semblent me comprendre et travaillent dur. Ces bons soldats sont de grands enfants; on peut en obtenir tout ce qu'on veut, mais il faut savoir les prendre, exciter leur amour-propre, changer souvent leur genre d'exercice et surtout ne pas les ennuyer ni les trop brusquer; je ne fais que parler des soldats danois qui ont de si grandes qualités.

Je suis fier d'une visite qui m'est bien

sensible; un officier de turcos, de passage à Copenhague, est venu voir un lieutenant de la garde. Ce dernier a fait un stage aux turcos; nous fêtons de notre mieux notre nouveau venu.

Quelles bonnes journées passées à l'île d'Amager aux champs de tir, comme c'était intéressant! Les trois quarts des hommes de ma section ont déjà fait partie de sociétés de tir, ce qui facilite grandement ma tâche. Je réglais le tir d'après le vent avec mon sergent. On était bien tranquille, sauf lors de la visite du capitaine; alors l'on devenait un peu nerveux. Comme Napoléon Ier, il posait un tas de questions: « Combien de balles tirées? combien de points? quelle moyenne? »

A la caserne, tous les cinq jours un officier par compagnie assistait à la distribution du pain, au paiement de la solde. Les sous-officiers font des piles de pièces d'argent et

de sous sur une table près d'une fenêtre de l'entresol. Les pains de munition s'empilent sur une table à la fenêtre voisine. Les recrues passent une à une emportant leur bien. Alors vient la traditionnelle question du lieutenant :

— Avez-vous reçu tout ce qui vous est dû en pain, en argent?

Un *Ja vel* prononcé comme par un seul homme retentit et on rompt les rangs.

Juillet est vite terminé, août arrive; on songe avec anxiété à la présentation de l'école au colonel ; on travaille ferme en vue d'un bon résultat.

Au milieu du mois, nous exécutâmes deux grandes marches, la dernière à l'Ermitage dans le Dyrhaven. C'est le Bois de Boulogne danois. On y va aux courses comme à Longchamp. Après la halte, nous traversons une longue plaine en colonne par quatre. Tout à coup j'entends mon lieutenant com-

mander la formation en colonne de compagnie; puis, pendant un quart d'heure, divers mouvements. Je répétais les commandements à ma section sans comprendre le but que mon lieutenant voulait atteindre. La vue d'un grand lévrier et d'une amazone — entre parenthèses, fort jolie — m'expliqua bien des choses.

A propos de chien, je me rappelle une anecdote qui fit le bonheur de l'école. Mon lieutenant avait une chienne de chasse blanche et noire nommée Shako. Or, pendant plusieurs jours, pas de Shako à la caserne. Je m'enquis malicieusement du sort de mademoiselle Shako : puis nous partons pour le tir à Amager. Les sections, commandées par leurs chefs à vingt pas de distance les unes des autres défilent à travers la ville; mon sergent contient un fou rire : je regarde et je vois à deux cents mètres ma Shako tenue en laisse par une fort jolie

main gantée de blanc ; l'autre main tenait une ombrelle rouge à pois blancs. Un fou rire général se propage tout le long de la colonne. Le lieutenant ne savait plus quelle contenance tenir.

Le dimanche, selon notre coutume, le prince Chira et moi passions la journée à la cour de Bernstorff ; l'impératrice douairière de Russie y séjournait. Quel charme ! toujours un mot aimable pour chacun et en particulier pour les deux membres de la côtelette : Chira et moi !

Le colonel consacra trois jours à inspecter l'école qu'il vit à la gymnastique, à la théorie, à l'exercice et au service en campagne.

Sur le terrain, ma section se distingua : le maniement d'armes fut irréprochable. J'entendis un capitaine, vétéran de 1864, s'écrier :

— Est-ce qu'il (c'est de moi qu'il parlait) leur a promis du champagne pour qu'ils manœuvrent si bien.

Le colonel se montra satisfait ; moi aussi.

Au servicee n campagne, le colonel aimait à poser lui-même aux hommes des questions qui souvent les déconcertaient. Les connaissant, ma section ne fut pas prise au dépourvu.

Le mercredi 21 août, l'école des recrues fut dissoute et je rentrai enfin à ma chère compagnie pour prendre part à la préparation aux tirs de guerre, ce qui m'intéressait beaucoup.

Nous voilà en route pour le camp de Frederiksværk. Cette année-là, la première étape nous conduisit à Ganlöse. Notre capitaine, pêcheur enragé, y prit en une heure deux brochets dans un étang ; puis son hameçon s'accrocha dans des herbes ; de crainte de casser sa ligne, il se déshabilla et entra en chemise dans l'eau, le bonnet de police sur la tête. L'hameçon ne fut pas cassé.

J'étais logé chez de très braves gens, petits

propriétaires, qui se mirent en quatre pour nous. Notre hôte était un collectionneur ; il ramassait les pierres de formes bizarres et les rangeait soigneusement dans son jardin. Je dus en passer une inspection fort minutieuse pour lui faire plaisir, mais qui ne m'amusa pas du tout.

Le lendemain, nous arrivâmes au camp ; la commission de tir nous invita à dîner, un vrai dîner de gendarmes avec force toasts. La soirée se passa fort gaiement.

Le lendemain, je n'étais pas à mon aise, je devais commander à ma section un tir de guerre, que la commission de tir devait suivre tout le temps. Un sous-lieutenant récemment promu est toujours inquiet la première fois. Je m'en tirai bien ; mes distances étaient justes, sauf celles des barques sur la mer que j'avais évaluées neuf cents mètres au lieu de sept cents. La critique se fit et je me sentis heureux lorsque je commandai

de décharger les armes. Nous exécutâmes ensuite un tir par compagnie ; et nous revînmes à Copenhague en traversant toute la ville ; je ne revis pas l'ombrelle à pois blancs.

Les réservistes arrivèrent ; il fallut les conduire à la visite du médecin, puis au magasin d'habillement. Avec eux commença tous les deux jours l'école de bataillon alternant avec le service en campagne.

Le général inspecteur de l'infanterie vint nous visiter. Mon capitaine est sur le point de passer lieutenant-colonel — le grade de chef de bataillon n'existe pas en Danemark ; — aussi cette inspection a-t-elle une grande importance pour lui ; nous l'avons senti pendant l'été. Le « vieux Pierre » (tous les officiers ont des surnoms) est adoré de ses hommes. Il est sévère, mais juste. Quand on a fait quelque mouvement remarquable, on entend :

— C'est bien ; je suis content; compagnie, halte! arme au pied, repos.

Lorsqu'il n'est pas content, c'est :

— Pas gymnastique, en avant arche!

On connaît ça. Il a quelques petites manies inoffensives. Entre les deux rangs il doit y avoir un mètre de distance; le capitaine a un petit mètre qu'il tire de sa poche pour mesurer la distance. Quand on présente les armes, il va toucher à quelques fusils qui ne sont pas assez droits. C'est un bien brave homme tout de même et nous lui devons beaucoup.

Le dimanche suivant il y a fête à bord de l'*Étoile Polaire*, le yacht de l'empereur de Russie; un déjeuner est donné auquel Chira et moi sommes invités. La table est plus que luxueuse; tout vient de Paris; des courriers spéciaux apportent même des légumes français. Les cuisiniers sont de grands personnages français décorés de plusieurs ordres.

Les matelots des équipages de la garde sont magnifiques, de superbes géants avec des figures bronzées et de grosses mains calleuses. La musique du bord, très nombreuse, fait entendre des airs russes assez bizarres. On vide des coupes de champagne. Le roi de Danemark et son fils, le prince royal, sont en uniforme russe.

On revient en chaloupe. Sur le siège de la première voiture monte le cosaque de l'impératrice avec son costume bigarré et son colback à flamme bleue et or sur l'oreille. Lorsque ce cosaque vient chaque année au palais, il pose toujours la même question à ses collègues de l'antichambre :

— Moi vouloir belle madame, belle madame.

Et le lendemain il rentre un peu pâle, le cher homme.

A l'école de bataillon on a beaucoup d'ordre dispersé. Quel beau coup d'œil de

voir tout le bataillon réuni emporter d'assaut une hauteur ! Nous poussons les hourras réglementaires. Les musiciens ne goûtent pas ces charges qui les essoufflent.

Je passai une agréable soirée avec les sous-lieutenants de la garde. Je les avais invités à dîner ; nous fîmes beaucoup de bruit ; quelques chaises perdirent, je crois, leurs pieds...

Le lendemain, mon capitaine me regarda tristement à l'école de bataillon ; j'avais les jambes un peu molles.

— Quand donc, me dit-il, cesserez-vous de faire la noce ?

Je goûtai fort une manœuvre de nuit qui me parut très intéressante avec l'attaque des avant-postes, puis des patrouilles se faufilant entre les vedettes. Vu l'obscurité, nous ne devions pas faire mettre la baïonnette au canon.

En octobre, nous eûmes deux jours de manœuvre avec la garnison. Le prince royal,

très élégant sur son cheval blanc, nous passa en revue. Le 8, les réservistes furent congédiés ; avec eux partirent les recrues qui quittaient le service après leur cinq mois de présence à la caserne. Les officiers se réunirent au traditionnel dîner « Exercermiddag » en uniforme, à l'hôtel Fönix. Au champagne, le colonel se lève :

— Messieurs, la santé du Roi !

Et la musique de la garde entonne l'hymne national danois, que nous écoutons debout Après, commence une série de toasts. Je dois avouer qu'on boit ferme à ces dîners.

Je quittai de nouveau avec regret ma chère première compagnie, devant passer l'hiver en qualité d'instructeur à l'école des élèves gradés de la garde qui devaient être promus à l'arrivée des recrues en mai 1897.

L'ÉCOLE DES ÉLÈVES GRADÉS DE LA GARDE

L'ÉCOLE DES ÉLÈVES GRADÉS DE LA GARDE

L'école des élèves gradés se forma le samedi 10 octobre 1896. Dans la cour de la caserne, le capitaine qui la commande donne ses instructions à son personnel : deux lieutenants, un sous-lieutenant (moi), un sergent major faisant fonctions d'adjudant et plusieurs vieux sergents chevronnés. Chacun a son programme ; les deux plus importants, l'exercice avec le tir et le service en campagne, sont confiés aux lieutenants. On me réserve l'inspection de la gymnastique, les fonctions d'instructeur adjoint au service

en campagne et le cours d'artillerie à l'école des sergents. Celle-ci compte quatre élèves, celle des élèves caporaux dix-huit, celle des élèves sous-caporaux quatorze. Pour les élèves, la vie est assez dure ; mais moins monotone que pour les simples soldats. Ces derniers passent, en effet, la plus grande partie de l'hiver au corps de garde du palais.

Le service dure, le matin, de sept heures trente à midi ; l'après-midi, de deux heures à six heures quinze minutes : je ne mentionne que les exercices et les cours ; en outre, il faut compter pour les élèves le temps réservé aux préparations des cours, aux astiquages, aux corvées, etc.

Pour la plupart des exercices pratiques tels que tir, gymnastique, exercice et service en campagne, les trois écoles sont réunies ; mais elles restent, en général, séparées pour les théories. La gymnastique a lieu trois fois par semaine le matin.

Il gèle et il fait tout noir quand je me rends à la caserne ; les becs de gaz sont encore allumés. Le moniteur de gymnastique est un des meilleurs sous-officiers de la garde. Il sait faire marcher son monde; il faut apprendre aux élèves à instruire à leur tour les recrues et à leur expliquer les mouvements. Dans ce but, le gros manuel de gymnastique avec ses nombreuses figures est une aide puissante mais redoutée des élèves.

Le cours d'artillerie aux sergents m'intéresse. Il faut leur faire connaître dans les moindres détails le fusil modèle 1889, le Remington, la carabine, le revolver et tout le matériel de l'artillerie de campagne et de forteresse avec quelques notions de balistique. Il faut leur donner des notes qui serviront à leur classement.

Le service en campagne est fait par un lieutenant qui a passé par les turcos en

Afrique ; il connaît son affaire et m'a beaucoup appris ; car cette instruction demande à être très soignée. Trois fois par semaine, toute la matinée se passe à la campagne. Il neige, il gèle, il fait un froid glacial. Les hommes ont des gants ; mais l'onglée est la plus forte. La vedette placée dans la neige ne rit pas, avec son bonnet de police sur l'oreille cachant la moitié de la tête et l'autre blanchie par les gros flocons qui fondent sur les cheveux. Généralement, après les premières séances, l'école réunie est divisée en deux partis. L'un figure l'ennemi et va le plus loin ; je l'accompagne toujours ; n'est-ce pas le rôle du plus jeune ?

L'après-midi se passe à faire l'exercice en décomposant les mouvements, soit en théories diverses et cours dans les salles d'études, cours de danois, de fortification, etc. Le temps s'écoule tout de même agréablement

à cette école. Je profite de mes loisirs pour me livrer à l'étude de la langue russe. Pendant six mois, je pris quatre leçons par semaine avec un lieutenant-colonel danois, possédant parfaitement la langue et qui a même traduit Tolstoï. Quelle langue difficile ! Je commençais à faire de tout petits thèmes, lorsque ma préparation à l'école d'état-major me força à renoncer pour un temps au russe.

L'hiver se passa très tranquillement à Copenhague. En décembre, je portais sur mes pattes d'épaulettes les deux boutons de premier lieutenant et en faisais le service. Le prince Charles de Danemark fit son entrée à Copenhague avec la ravissante princesse Maud, la troisième fille de la princesse de Galles. Copenhague fut alors en fête et illuminé ; ces fêtes se prolongèrent par celles de Noël et du jour de l'an.

Nous commençâmes à Amager le tir à

la cible ; mais le tir souffrit parfois du mauvais temps et du vent formidable de la saison. Outre notre service, tous les officiers disponibles devaient assister aux conférences du médecin major, qui avaient lieu à trois heures et coupaient ainsi la journée en deux pour les officiers libres. Nous aimions beaucoup le médecin-major, mais moins ses conférences, auxquelles assistaient aussi tous les sous-officiers disponibles.

Le major nous apprit à faire les premiers pansements, les bandages et nous donna des conseils d'hygiène fort utiles aux jeunes officiers fringants.

Le 24 février, grand bal chez le prince royal. Tous les officiers de la garde y sont invités. Un gros rhume.... et je restai dans ma tanière.

De six à huit cents invitations sont généralement lancées ; le coup d'œil est splendide

et les princes royaux font les honneurs avec leur amabilité habituelle. Ces bals ne me souriaient pas ; je le dis carrément. En arrivant ici, je savais à peine danser à la danoise. Je fus convié à un bal de cour où je ne brillai pas par les talents chorégraphiques. Les jeunes princesses ont des listes de danseurs commandés d'avance pour les faire valser. Au souper, les places sont fixées par le protocole. Le prince Chira et moi nous alternions entre une dame d'honneur et la femme d'un ministre. Je me montrai très gauche à la danse et commençai par marcher souvent sur les petits pieds de mes danseuses ; leur souffrance me fit renoncer à ce genre de sport.

L'hiver à Copenhague se passe gaiement dans le monde dont le corps diplomatique est le centre ; les dîners et les bals se succèdent. On profite de la journée pour patiner (flirter) et pour aller en traîneau à deux

quand la neige est propice. Une année, j'ai vu la mer gelée pendant plus d'un mois, entre la Suède et le Danemark; mais le fait est rare et il faut se contenter d'admirer les gros glaçons qui descendent le Sund.

A cette époque, le capitaine de la première compagnie, le vieux Pierre, passa lieutenant-colonel dans un bataillon de ligne. Ce fut pour lui un véritable chagrin de quitter sa chère compagnie et l'uniforme de la garde, qu'il avait porté pendant plus de trente ans. Au cercle militaire, nous lui donnâmes une soirée d'adieux. Devant sa place, à table, il trouva une grosse giberne remplie de photographies d'amateurs, représentant la garde. Il fut très touché de cette attention.

Le lendemain, on me confia les écoles pour une longue marche militaire. Le sergent major me remit l'itinéraire; nous vîmes des lieux fort sauvages et ennuyeux.

Les hussards de la garde se joignirent un jour à nous pour un service en campagne. J'y perdis le barbier de la compagnie. Je l'avais envoyé rechercher une patrouille ; le brouillard (?) l'égara. Des appels de clairon ne lui firent pas retrouver son chemin, il revint le soir à la caserne. Bon garçon, ce barbier, mais il tremblait toujours et trouvait le fusil trop lourd. Ces manières féminines faisaient le désespoir de son sergent.

En avril, la ville fut en fête. L'explorateur Nansen, revenant des régions polaires, s'arrêta à Copenhague. La population acclama cet homme énergique, écouta avec passion ses conférences, lui donna des banquets, des retraites aux flambeaux.

Un jour nous fîmes, avec les écoles, une marche militaire dans le Dyrhaven. On nous avait prêté la moitié de la clique. Après un intéressant combat dans les bois, on fit la pause et nous rentrâmes au son des fifres et

des tambours. C'est ce jour-là qu'après la marche numéro 21, j'entendis mes braves fifres et tambours entonner un air de café concert, très connu alors, et célébrant les louanges d'une célébrité de Copenhague, Dagmar, Dax pour les amis. Le prince Chira, ayant admiré et fêté la divette, était alors en stage à un bataillon de forteresse. Menant ses hommes à la baignade, il leur avait, suivant la coutume, permis de chanter : et toute la compagnie d'entonner : « Oh ! Dagmar, oh ! Dagmar, etc... », le refrain que tous les gamins sifflaient. Le prince Chira les pria d'exercer leurs talents sur d'autres mélodies.

Les élèves, à notre école, pensaient déjà avec effroi aux examens de sortie et se multipliaient. Les examens, portant sur toutes les matières, se firent sur le terrain, la place d'exercice ou dans la caserne. Le colonel, avec une grande patience, posa les questions lui-même : le cours d'artillerie fut terminé

pour moi ; les élèves reçurent le galon d'argent tant désiré, qui les récompensa de leurs travaux d'hiver. Ils allaient donc instruire les nouvelles recrues.

Le joli mois de mai venait tout égayer. Hélas! deux nouvelles vinrent me plonger dans la douleur ; la fin magnifique d'une martyre, la duchesse d'Alençon et celle d'un vieux soldat, le duc d'Aumale. Je partis sur-le-champ leur rendre mes devoirs.

A la Madeleine, l'infanterie française, qu'il aimait si fort, défila, baïonnette au canon, aux accents de *Sambre-et-Meuse*, devant le cercueil de l'ancien colonel du 17e léger ; au cœur de Paris, l'armée française rendit les suprêmes honneurs au doyen de ses chefs, au général duc d'Aumale.

L'ÉCOLE DITE
« SIGNAL OG PIONERSKOLE »
DU RÉGIMENT DU GÉNIE

L'ÉCOLE DITE « SIGNAL OG PIONERSKOLE » DU RÉGIMENT DU GÉNIE

Chaque année il se forme au régiment du génie une école spéciale dont la durée est de cinq semaines. Elle reçoit un lieutenant et un sergent venant de chaque corps.

Un jour, je dînais avec un lieutenant de mes amis qui devait en faire partie. Il me conseille d'envoyer une demande au ministre, me disant que nous passerions un bon mois ensemble. Aussitôt dit, aussitôt fait ; n'étant que surnuméraire à la garde, ma demande fut agréée.

Le 18 mai, tous les élèves se réunirent à

la caserne du génie, près de Copenhague. Le personnel de l'école — un capitaine, un lieutenant et plusieurs sous-officiers, — provenait exclusivement du régiment du génie. L'école est divisée en deux groupes distincts, celui des officiers et celui des sous-officiers. Le service va de sept heures trente à une heure trente, avec trois quarts d'heure pour le déjeuner; après quoi on jouit de la liberté la plus grande.

Le matin, par un beau soleil, j'enfourchais Juliette (Juliette, c'est ma bicyclette) et me voilà fendant l'espace, pédalant ferme; car on est souvent paresseux lorsqu'on s'est couché tard. Je dois traverser la caserne du génie pour parvenir au terrain de manœuvre où chaque compagnie a son terrain, ses baraques.

De sept heures trente à neuf heures, on s'ennuie un peu; c'est l'exercice des signaux qui a lieu. Nous le connaissons

tous, depuis l'école des officiers. Les sergents du génie nous instruisent. Le capitaine se promène à grandes enjambées et active l'instruction. Neuf heures sonnent ou plutôt le clairon se fait entendre. On va déjeuner. Chaque jour, pendant le temps du repas, la musique du génie nous joue les meilleurs airs de son répertoire. Si on est bien avec le chef de musique, qui est très sympathique, on entend des morceaux chers à son cœur. Le jour de mon arrivée on joua la *Marseillaise*, ce qui me toucha beaucoup. On est en tenue de travail, en grosse toile des pieds à la tête avec les bottes. Les trois quarts d'heure sont vite passés; la cigarette ou la pipe est éteinte. Après le repas, on s'étend sur l'herbe. Quelques-uns dorment; la grosse voix du capitaine les réveille.

On s'en va alors creuser des tranchées de toute espèce, pour tireurs couchés, puis à genoux, ensuite debout. Chacun a son carré

démarqué; on creuse ; quelquefois le sergent met la main à la pioche pour la démonstration, on la lui laisse quelques minutes et le trou s'agrandit. Le capitaine vient en mesurer la profondeur avec une perche. Il manque encore quelques centimètres. La pioche fait des cloches au creux de la main ; le mouchoir roulé autour du poignet, on reprend le travail ; puis il faut enlever avec soin des carrés de gazon pour consolider les pentes ; il y a aussi des épaulements pour les canons, et il faut les construire avec rapidité.

Un autre jour, on fait des abattis, des fascines; on creuse des trous de loup ; ou bien on s'exerce à de savants travaux de fil de fer pour les réseaux servant de défense accessoire aux ouvrages. On passe tout en revue sans oublier les abris couverts de paille, les huttes, les latrines, les trous pour faire la soupe. Je trouve cela bien amusant.

Et les mines? quel plaisir de charger les

dispositifs de mine ! de faire sauter les rails ! On apprend à y fixer l'explosif, à mettre le feu. Un jour, un lieutenant de hussards est chargé du travail ; il est un peu timoré. On le blague ; il a toujours peur de sauter avec les rails. Un gros arbre saute en l'air, fendu en plusieurs morceaux qui entraînent la terre, les cailloux : c'est un vrai petit Vésuve.

Durant plusieurs jours, nous allons tous à la campagne pour exécuter des signaux. On s'empile dans les voitures régimentaires avec tous les appareils. On se rend de fort en fort pour signaler. A la station, on est trois. L'un tient le drapeau qu'il manœuvre. L'autre se fatigue l'œil et le bras à regarder dans une lunette. Le troisième, confortablement assis, fait l'office de secrétaire et transcrit sous la dictée les dépêches. Au début, des erreurs se commettent, on ne comprend pas ; il faut tout recommencer ; on s'y habitue vite ;

puis il y a les signaux la nuit avec les lanternes aux verres de différentes couleurs. En pleine obscurité, le soir, on ne s'ennuie pas à cet exercice.

On nous initie au service des chemins de fer ; il faut promener de lourdes poutres, des rails, construire une voie. C'est un bon travail. On se rend en corps à la gare des marchandises de Copenhague, où nous formons nous-mêmes un train. On y installe tout le matériel d'ambulances. Des camarades jouent le rôle de blessés ; on choisit les plus maigres et par conséquent les moins lourds. On les hisse avec leur couchette dans les wagons. Nous visitons aussi les baraques de la Compagnie des chemins de fer. J'ai admiré de ravissants petits modèles. La Compagnie a un matériel très complet, système Decauville, fourni par la fabrique danoise « Vulkan », à Maribo.

Nous sommes aussi initiés à l'école des

ponts. On navigue sur des pontons ; sur le terrain de manœuvre, il y a un grand étang avec une île au milieu. Il faut construire des ponts, des passerelles. Armé d'un lourd maillet, on enfonce des poutres dans l'eau ; on les fixe ensuite à l'aide de cordages, puis il faut courir avec des planches ; tout se passe comme à l'exercice. Le modèle des équipages de ponts danois est adopté en Espagne et dans la République Argentine.

Un jour, nous nous rendîmes aux environs de Copenhague pour jeter un pont sur une petite rivière. Il fallut transporter les longues poutres, les planches. Un officier du génie autrichien nous honora de sa visite et parut s'intéresser à nos travaux. Nous fûmes ensuite photographiés en groupe. Les Danois adorent être photographiés et saisissent toutes les occasions de poser devant un appareil.

Les manœuvres du téléphone servant aux avant-postes m'intéressèrent vivement.

Les quatre derniers jours furent consacrés à visiter les forteresses et les chantiers de la marine.

Sans remonter à l'évêque Absalon qui, en 1167, a commencé à s'occuper des fortifications de Copenhague, disons deux mots de celles-ci. A terre, à l'ouest, il existe une enceinte continue à vingt-trois fronts d'environ quatorze kilomètres ; vers le nord-ouest et le nord, une série de forts, avec, en deuxième ligne, quelques batteries ouvertes; on a, en outre, prévu une inondation. La première ligne des fortifications est à environ onze kilomètres du centre de la ville.

La rade est protégée par deux lignes de forts maritimes. De 1884 à 1898, on y a consacré onze millions de couronnes.

Dans ces fortifications, j'ai été bien heureux de voir des produits de l'industrie française: des pièces à tir rapide fabriquées à Paris, d'autres modèles exécutés par la

Compagnie des Hauts Fourneaux de Saint-Chamont et, enfin, des tours renfermant deux pièces de quinze centimètres fournies par la Société Châtillon-Commentry.

Quant aux chantiers de la marine, leur construction date du milieu du XVIIe siècle. Le *Danebrog*, le premier vaisseau qui y fut bâti, y fut lancé le 6 octobre 1692 ; il sauta à une bataille navale. C'est dans les grands bassins de ces chantiers que la flotte séjourne lorsqu'elle n'est pas armée.



RETOUR A LA GARDE

RETOUR A LA GARDE

L'école du génie une fois dissoute, je me présentai de nouveau à la garde. Devant entrer bientôt à l'école d'état-major, je fus pendant deux mois exempté de service afin de pouvoir m'y préparer. L'école des recrues de la garde battait alors son plein. Tous les anciens soldats au nombre de cent soixante (quarante par compagnie) formaient une compagnie de manœuvre dite « *Övelses-kompagni* », dissoute en même temps que celle des recrues.

Juillet fut un mois brillant pour le Dane-

mark. Le roi des Belges vint passer une journée avec la famille royale à la campagne au château de Bernstorff. J'eus l'honneur de déjeuner à la même table que lui. Il appelait aimablement tous les princes « mon cher cousin » et fit beaucoup de politesses à tous.

Il paraissait très pressé de regagner son yacht que nul Danois, pas même le roi, ne visita. C'était le 18 juillet. Cinq jours après, le roi de Siam arriva à bord de son yacht le *Maha-Chakri*. Il fut reçu au port en grande pompe ; tous les officiers supérieurs, les autorités avaient été convoqués pour parader devant lui.

Une compagnie d'honneur est prête à lui présenter les armes. Le roi débarque, il est suivi par plusieurs de ses enfants ; il fait bonne impression. Il parle bien l'anglais mais lentement et est au courant de tout. Il passe en revue la compagnie d'honneur

en marquant le pas ; j'ai bien envie de rire ; puis il vient se placer au milieu de la place face à la compagnie. Il attend qu'elle défile devant lui, comme il l'a vu faire dans les autres pays qu'il a visités. En Danemark ce n'est pas la coutume ; aussi le prie-t-on de monter en voiture. Il se rend au palais escorté par les hussards de la garde en grande tenue. A Amalienborg, la garde présente les armes. Déjeuner et dîner de gala ce jour-là. Le lendemain on tâche d'amuser le roi à la campagne. Le samedi, nous sommes conviés à bord de son yacht. Je m'y suis franchement amusé. Déjeuner excellent, servi par des garçons de l'hôtel Fönix, des confidents pour moi. Les toasts s'échangent ; la musique siamoise fait entendre des mélodies plaintives. La grosse caisse est peinte en rouge avec un gros éléphant blanc dessus. Deux marmitons chinois passent ; mon neveu Erik ne trouve rien de

mieux que de tirer leur longue queue. Le roi du Danemark distribue des décorations aux Siamois ; émoi du pauvre roi ! Il en manque une pour un page (je ne suis pas sûr de son sexe). La garde présente les armes avec des fusils un peu rouillés, il me semble. On quitte le *Maha-Chakri* fort amusé de cette visite exotique.

Le mois suivant, le roi de Danemark mariait encore une de ses petites-filles à un prince suédois. C'était la princesse Ingeborg ; son mari, le prince Charles de Suède, superbe officier de haute taille.

Le 7 septembre, tout le Danemark fêta les quatre-vingts ans de la bonne reine Louise.

Les réservistes étaient arrivés à la garde le 12. Je revins de France pour reprendre ma place à ma chère première compagnie, où je passai un bon mois. Tous les deux jours, service en campagne et école de bataillon. Le 27 septembre, j'eus le chagrin de

voir mon ami le prince Chira quitter le Danemark. Cela me fit beaucoup de peine. Vivant côte à côte, partageant plaisirs et labeurs pendant six ans, nous nous entendions à merveille. On — je ne précise pas — le regretta beaucoup dans cette bonne ville de Copenhague.

Le lundi 4 octobre, nous commençâmes une série de manœuvres auprès de Copenhague d'une durée de trois jours. Le roi nous passa en revue. Jamais je n'ai vu un cavalier aussi beau, aussi élégant, bien qu'il comptât alors soixante-dix-neuf ans. Il saluait tout en galopant devant le front des troupes, suivi d'un brillant état-major ; les drapeaux s'abaissaient à son passage, les musiques jouaient l'hymne royal, et les trois hourras réglementaires l'accueillaient partout. Nous défilâmes devant lui. Je dois dire que j'étais fier de me trouver à la tête de la troisième section de la compagnie ; le prince Christian

commandait la première. Nous rentrâmes à huit heures trente du soir. Le lendemain, dernier jour de manœuvres. Les réservistes retournèrent dans leurs foyers respectifs, qui à son bureau, qui à son champ. Je quittai la garde le 8 octobre pour aller perfectionner mon instruction à l'école d'état-major.

L'ÉCOLE D'ÉTAT-MAJOR

L'ÉCOLE D'ÉTAT-MAJOR

Me voilà de nouveau sur les bancs de l'école; le 10 octobre, ma classe se présenta au château de Frederiksberg. Le colonel qui la commandait réunit toute la division supérieure et nous fîmes tout de suite connaissance.

Cette division comporte plusieurs sections. Celle d'état-major reçoit les officiers ayant subi les examens de la classe moyenne et ayant servi pendant un an et demi au moins comme officiers. Ceux qui ne sont pas destinés à faire partie de la section topogra-

phique du grand état-major doivent compter deux ans et demi de service; en revanche, ils ne passent à l'école qu'un an et demi.

Les sections d'artillerie et du génie reçoivent des officiers sortis de la classe moyenne et ayant servi pendant un an au moins dans l'une de ces armes. Pour eux, la durée des cours est de deux ans et demi.

Les officiers de marine peuvent être admis dans cette division. Notons qu'aucun examen n'est subi à l'entrée.

Ma section se composait, à notre arrivée, de sept lieutenants d'infanterie qui avaient déjà passé un an et demi pour se préparer à la section topographique; ils devaient ensuite suivre nos cours d'état-major, etc. Nous étions dix-huit lieutenants d'infanterie, pas de cavaliers cette année-là, puis deux officiers de marine. Un capitaine d'artillerie et un intendant étaient autorisés à suivre certains cours. Le lendemain, le 11, les cours

commencèrent de huit heures trente à trois heures, avec trois quarts d'heure de repos pour le déjeuner.

Un mot sur le programme.

La statistique du Danemark, réunie à l'économie politique, au système financier. Cours intéressant, qui occupa cent heures, fait par un civil.

Le cours de droit était confié à un auditeur de l'armée, chargé de nous inculquer tous les paragraphes des codes civil et militaire et de nous apprendre tous les châtiments qui peuvent être infligés aux mortels. Il n'est pas inutile de dire qu'en Danemark la peine de mort est appliquée bien rarement ; on emploie la hache ; le bourreau en titre actuellement est un brave menuisier, qui n'a pas manié sa hache depuis nombre d'années. Cet auditeur était très intéressant, très instruit. Il entreprenait de longues dissertations avec nous. Il était distrait et posait des

questions qui ne se trouvaient pas dans ses manuels. Nous l'aimions bien, du reste.

Les langues vivantes étaient représentées par le français : trois cent cinquante heures de cours. Que de fois j'ai servi de dictionnaire et rédigé pour mes camarades des thèmes que le professeur trouvait ensuite mauvais ! Généralement les cours de français duraient deux heures. Je repassais alors les cours, ou bien, la belle saison venue, j'allais au Jardin zoologique me promener sous les ombrages. Je ne m'y ennuyais pas.

Le professeur d'anglais était un lieutenant-colonel retraité, blessé à la guerre, fort distingué, vrai gentleman avec ses favoris blancs. L'Allemand avait des lunettes ; je le connaissais depuis 1894.

Le cours d'artillerie était aride, mais très bien fait ; celui de fortification très intéressant ; celui de dessin était souvent employé à bien des petits travaux personnels, tels

que rédaction de lettres, qui ne concernaient pas le service militaire, etc.

L'art militaire nous terrifiait. Le professeur, lieutenant-colonel d'état-major et chef de la section tactique, était un vrai puits de science et on le considérait comme un petit Napoléon. J'ai rarement vu un cours si bien fait. Un professeur lui était adjoint. C'était un travailleur assidu, capitaine fort distingué ; je le connaissais depuis 1891. Je lui dois beaucoup, car il s'est occupé de moi avec le plus grand dévouement. Pour l'art militaire, nous avions l'étude du service d'état-major en temps de paix et en temps de guerre, tous les règlements danois et étrangers, la tactique, la stratégie, l'organisation des armées. Puis venaient l'histoire et la géographie militaires. Les cours étaient fatigants. Il vous prenait des crampes dans les doigts à force de noter dans une langue à soi toutes les leçons ; mais on apprenait et on retenait.

Il fallait, dans la soirée, préparer les cours; il fallait surtout résoudre les interminables problèmes de tactique ou questions sur le service d'état-major. C'était là le plus dur. Bien souvent on passait à ces exercices la plus grande partie de la nuit, afin d'être prêt à la date fixée. Nous n'avions presque pas le temps de nous amuser en ville; les invitations étaient toutes refusées; on se réservait la soirée du samedi pour aller « s'aérer » chacun à sa guise.

J'avais de charmants camarades; nous avons passé un bon temps ensemble. Derrière moi, était assis un lieutenant de la garde qui avait fait à Tours un stage au 66e de ligne, où son bonnet à poil avait fait sensation. A côté de moi, un lieutenant de vaisseau, très agréable. Devant moi, un lieutenant qui avait gardé les meilleurs souvenirs de son stage au 124e de ligne; deux autres avaient servi, le premier aux

92e et 130e de ligne, le second au Havre, au 119e. Enfin, l'autre officier de marine reçut pendant son temps à l'école, les palmes académiques. On voit par là que je ne pouvais être mieux entouré. J'allais tous les dimanches à la cour, au château de Bernstorff; la princesse de Galles y était encore.

En novembre, l'officier de marine chargé du cours de tactique navale nous mena visiter les chantiers de la marine.

Il commençait déjà à faire froid, notre professeur d'art militaire nous conduisit à la campagne. Les uns s'y rendirent à bicyclette, les autres en voiture. Il fallait prendre des notes sous sa dictée et rédiger à l'instant même des ordres variés. L'onglée nous prenait aux doigts.

Un de mes camarades de la garde se maria; un joli menuet fut dansé, en uniforme, à cette occasion, par les officiers de terre et de mer.

A l'école, il est de coutume que l'élève qui célèbre sa fête paie une tournée de chocolat. L'annuaire, qui donne les dates de naissance, est là pour rappeler ce devoir à ceux qui l'oublient.

Pour la fin de l'année, notre professeur d'art militaire nous fit un joli cadeau de Noël : trois grands travaux à exécuter pendant nos petites vacances. Nous ne goûtâmes pas beaucoup cette plaisanterie.

Le 1er janvier se passa pour moi, comme d'habitude, à monter et à descendre des escaliers, au grand galop, pour finir plus vite la corvée des cartes de visite, semées à profusion.

Le 4, l'école rouvrit ses portes aux élèves ; j'y arrivai avec mes travaux d'art militaire sous le bras ; je les remis au professeur.

Le prince royal vint inspecter l'école. Il passa dans notre section et assista à un petit « kriegspiel ». Je fus bombardé chef de batail-

lon et dus commander au feu mon bataillon, en donnant tous les ordres, devant le prince royal. J'en avais un peu chaud.

Je commençai alors un travail sur la campagne de 1870, concernant la mobilisation de l'armée allemande et les premières opérations.

A l'école, après le déjeuner, on jouait à la roulette. On fabriquait une roulette de carton, agrémentée de grands chiffres bleus et rouges. On la faisait tourner à l'aide d'un porte-plume sur une table marquée de craie. Ce petit sport dura quelque temps et fut remplacé par le jeu du bouchon. Des disputes terribles s'élevaient, terminées souvent par signes, durant le cours d'allemand (le professeur avait la vue très basse).

Un de mes camarades de la garde venait alors de se marier. Je profitai d'une heure de loisir pour monter à bicyclette et lui rendre visite. Je tombai au milieu d'une

réception. Il voulait me garder, malgré mon costume de bicycliste, dont j'étais très gêné. J'entre au salon, présente mes compliments à la maîtresse de céans, et je ne sais comment je m'y pris, mais j'accrochai un gros lustre qui me tomba sur la tête avec un grand fracas et me voilà tout honteux à ramasser les bougies et les morceaux de cristal en miettes. Cette histoire amusa tout le monde, sauf moi.

Une accalmie s'étant produite dans les cours et les travaux à exécuter, nous en profitâmes pour faire un tour de petits théâtres et de cafés concerts. Malheureusement, mon incognito était parfois trahi, et le pianiste jouait la *Marseillaise* ou la marche de la garde; cela ne me plaisait que médiocrement.

Je prends des leçons de caisse avec un musicien du Casino, portant force breloques à sa chaîne de montre. Ces leçons font retentir dans la rue un vacarme épouvantable.

A propos de caisse, l'année précédente, j'eus l'idée de faire battre la Saint-Cyrienne, par les tapins de la garde. Je me rendis chez leur major ; le grand homme sortit de son baudrier, bleu et argent, de longues baguettes d'ébène à viroles d'argent et me les tendit. Je battis plusieurs fois les deux reprises de la marche. Il me dit : « Je crois que j'y suis. » Quinze jours après, nous revenions de l'école de bataillon. Je vis la canne se lever et se rabaisser d'un mouvement sec. Les tambours battirent alors la Saint-Cyrienne. J'étais heureux. Cette marche avait été inaugurée à la première revue passée à Longchamp en l'honneur du Shah de Perse. L'inventeur était Crépinet, le tambour-major en miniature de Saint-Cyr ; il avait juste un mètre cinquante-quatre centimètres.

Le prince royal donna son bal annuel ; les lieutenants de l'école durent y renoncer pour raisons de service.

J'eus la joie de voir mon ancien lieutenant de 1894, le prince Christian, conduire la parade. Il avait été nommé capitaine et commandait notre chère première compagnie. Quelque temps après, un grand bonheur lui fut réservé, celui de se fiancer à une princesse devenue tout de suite très populaire en Danemark. Dès son arrivée à Copenhague elle parlait très couramment le danois, chose rare.

Le mois devait se terminer pour nous par un douleureux événement. Je revenais un jour de l'école, lorsque je trouvai ma sœur en larmes Notre grand'mère, la princesse de Joinville, nous avait quittés. Je ne puis oublier les marques de sympathie de la famille royale, de l'impératrice de Russie, venue pour nous consoler. Je partis pour la France, avec ma sœur; le congé de Pâques arrivant, les études n'en souffrirent pas trop.

En mai, nous allâmes visiter l'école de

tir. Chaque année, il s'y fait un cours ordinaire pour les officiers et pour les sous-officiers, qui dure environ six mois ; en outre, un cours complémentaire d'un an pour ceux qui ont le mieux suivi le premier cours. Les capitaines y suivent pendant cinq semaines un cours d'instruction. Pour les officiers qui ont déjà passé par l'école, il existe un cours dit de répétition, de quatre semaines.

A l'école, les élèves commencèrent à faire des conférences sur leurs travaux d'hiver portant sur les campagnes du siècle.

Copenhague est de nouveau en fête ; le prince Christian y fait son entrée le 24 mai avec sa jeune épouse. L'enthousiasme de la population lui prouve à quel point il est adoré de tous.

Il y eut des fêtes et, naturellement, une représentation de gala au Théâtre Royal. On donna le ballet de *Coppélia*, dont la musique est délicieuse.

Je profitai du petit congé de la Pentecôte pour aller avec un ami faire un tour en Suède. Le règlement défend aux officiers d'aller à l'étranger sans permission ; mais depuis le général jusqu'au sous-lieutenant, tous vont en Suède pour un court séjour.

Notre professeur de dessin, ravi du beau temps, nous mena à la campagne prendre des croquis sur du papier à dessin timbré au chiffre de l'école. Ils passèrent aux archives. On restait tranquillement assis à l'ombre, pour faire un joli petit croquis. Souvent les habitants des fermes et des habitations voisines venaient nous contempler et nous apporter des rafraîchissements. Les conversations s'engageaient quand le professeur était bien loin à corriger le dessin d'un élève qui n'arrivait pas à dessiner les arbres. Un de mes camarades avait imaginé de peupler son paysage de bêtes plutôt antédiluviennes. La gomme dut effacer tous

ces animaux, dont la vue nous avait fait bien rire.

Notre professeur de statistique, un pékin fort timide, nous emmena visiter le port franc de Copenhague. Établi conformément à une loi de 1893, il comprend trois grands bassins avec deux autres affectés aux bacs à vapeur faisant le service pour la Suède. Un immense môle sépare le port de la rade. Nous visitons les entrepôts, les magasins; tout est éclairé à l'électricité. Le Danemark attend beaucoup de ces constructions qui sont en partie des établissements privés et industriels.

Le professeur de dessin, un digne et excellent homme, avait voulu éveiller en nous le sentiment du beau (il nous semblait que nous l'avions déjà) en nous faisant parcourir quelques kilomètres de musées. Il prenait le catalogue et ne nous faisait grâce d'aucun tableau, d'aucune statue. Naturel-

lement, les plaisanteries sur les tableaux légers ne manquaient pas et on recherchait dans la pièce voisine la chaise du gardien pour s'y affaler.

Nous visitâmes avec le professeur de fortification les forts de Copenhague dans leurs plus grands détails. C'était au mois de juillet. Les courses à l'Ermitage allaient avoir lieu; tous les officiers imaginent de petites ruses pour s'affranchir du service et y prendre part.

J'eus la joie de voir alors le pantalon rouge dans les rues de Copenhague. C'était un ancien sous-lieutenant d'artillerie danoise, passé dans la légion étrangère et devenu lieutenant au corps. Son frère, que j'ai connu, s'était engagé comme plusieurs sous-lieutenants danois, au Congo; il y a trouvé la mort, frappé par une maladie des colonies.

Le 1er août, ma classe fit un petit voyage

d'état-major dans l'île de Sélande. Les moyens de transport étaient les chevaux de l'école et nos bicyclettes. J'avais préféré ce dernier moyen de locomotion et je m'en suis vivement repenti dans les routes sablonneuses qui longent les côtes. Durant ce voyage, on n'eut pas une minute de repos.

Nous commençâmes à Ringsted, où l'on se présenta le 1er août au professeur. A peine avions-nous déjeuné à l'hôtel que nous descendîmes dans une grande salle servant de salle de bal et de concert. On y voyait de longues tables, des livres, des caisses marquées au chiffre de l'école. Le professeur nous mit au courant des opérations que l'armée danoise allait tenir contre le IXe corps d'armée allemand. Nous passâmes la journée et une partie de la nuit à préparer les opérations. On travaillait ferme : service de l'intendance, transports, il fallait tout étudier dans les plus petits détails et rédiger

des mémoires, des ordres en conséquence. C'était le service de bureau. Le lendemain, nous restâmes plongés dans nos encriers. Puis on sortit ; sur le terrain, le professeur posait une situation que l'on développait peu à peu. Il dictait toutes les cinq minutes de nouvelles questions. Il fallait y répondre séance tenante, calculer la longueur, l'écoulement des colonnes, trouver de suite les ordres à donner. C'était un examen continuel. Heureux ceux qui avaient été envoyés en reconnaissance, tout seuls, bien tranquilles.

Ces séances en plein air duraient de l'aube au coucher du soleil. Généralement, pendant une bataille, on dressait une table sur un point dominant ; des cartes d'état-major reposaient dessus, fixées avec des punaises. Un élève était désigné pour y marquer l'emplacement de tous les corps avec de petits drapeaux peints sur cartons maintenus avec

de grandes épingles ; on les changeait continuellement. C'était un très bon exercice pour la mémoire de calculer ainsi les distances, de les mesurer au compas sur la carte. On rentrait affamé pour le dîner. Pendant qu'on prenait le café, on jouait aux boules. Le professeur paraissait :

— Au travail, mes enfants !

Il était très paternel ; son seul défaut était de toujours fumer. J'en étais ravi, car il nous permettait d'en faire autant, disant que ça aide à travailler et certes il n'avait pas tort. Les longues pipes s'allumaient le soir ; on restait souvent jusqu'à trois heures du matin assis devant son papier, au grand désespoir du personnel de l'hôtel. Le conseil municipal voulut nous donner un bal. Le professeur refusa, sans nous consulter, pour raison de service.

Nous restâmes une semaine à Ringsted. Les officiers du grand état-major vinrent

prendre part à nos travaux, surtout sur le terrain. Pour eux c'étaient de bonnes vacances ; pour nous, un petit enfer. Un jour, je me rappelle, nous étions à travailler près d'une ferme. Le fermier vint nous supplier de prendre un verre chez lui ; sa fille était très jolie ; le lendemain nous y déjeunâmes.

Nous quittâmes Ringsted pour Tollöse. J'occupais avec deux autres camarades une petite chambre chez un épicier. Nous y restâmes peu de temps. Un gentilhomme danois, qui possédait un château aux environs, invita tous les officiers à dîner. Quel dîner ! au retour on n'avait pas très envie de se mettre au travail. J'étais assis à côté de la maîtresse de maison ; elle m'interrogea tout le temps sur ma famille, mes liens de parenté ; je ne m'attendais guère à cette réception.

Je quittai mon épicier pour aller à Kallundborg. On nous y reçut parfaitement. Dans

une petite ville, ces visites sont un grand amusement. La vue des uniformes fit palpiter bien des petits cœurs. J'étais, avec mon camarade de la garde, logé chez le maître de postes. Il fut charmant. On se réunissait pour le travail à l'hôtel de ville. Les environs de Kallundborg sont jolis, mais les routes mauvaises pour la bicyclette. En revenant le long de la côte, on déposait parfois sa machine pour se plonger dans l'onde amère. La chaleur était, du reste, accablante et on simplifiait son costume: tout de toile blanche d'uniforme avec le poignard au côté, porté en petite tenue par les officiers d'état-major.

Pour terminer le voyage, un bal fut donné par la ville. Une table de cent cinquante couverts en fer à cheval pour le banquet d'abord. En ma qualité d'étranger, j'eus, hélas! une place d'honneur et fus placé entre deux dames plutôt mûres, tandis que mes cama-

rades avaient de jeunes et jolies voisines; derrière moi, heureusement, un orchestre de gros cuivres fit un tel vacarme que cela simplifia notre conversation. Des toasts s'échangèrent empreints d'une parfaite courtoisie.

Le banquet dura plus de deux heures et je commençais à avoir de terribles crampes dans les jambes lorsque le maire se leva. Il était très excité, ce brave bourgmestre, et m'appelait « lieutenant Jean ». On prit le café, on flirta dans les allées; puis le bal s'ouvrit. Un deuil récent m'empêcha de danser. Le professeur était ravi et dansait avec plus d'entrain qu'un jeune homme. Il était si content qu'il en oublia la promesse qu'il s'était faite de rentrer travailler à dix heures, et resta jusqu'à l'aube, captivé par les beautés de l'endroit. Le lendemain matin, chacun était un peu fatigué et le voyage en chemin de fer de Kallundborg à Copenhague fut plutôt silencieux.

Le voyage d'état-major terminé, il nous fallut nous asseoir de nouveau sur les bancs de l'école. Le 4 septembre, j'étais invité à la cour, alors à Bernstorff. J'avais soigneusement caché que c'était mon anniversaire de naissance. Au déjeuner, le roi but à ma santé. Je me levai ; alors il dit :

— Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez ; votre père peut être fier de vous ; vous faites honneur à votre famille et à votre pays.

Ces paroles me firent le plus grand plaisir et si je les rapporte ici, ce n'est pas par vanité, mais par reconnaissance pour la bonté et l'amabilité du roi de Danemark.

Un grand malheur allait mettre en deuil la famille royale et le Danemark : la mort de la bonne reine Louise de Danemark. Elle avait été longtemps malade ; quand le temps était beau, elle se faisait rouler en petite voiture dans son parc, en déjeunant à

l'ombre. Le 7 septembre, elle avait célébré sa fête à Bernstorff, entourée de ses enfants et petits-enfants. Le 29, à mon lever, j'appris l'affreuse nouvelle. A l'école, quand j'arrivai, la nouvelle était déjà téléphonée, le drapeau en berne, tous les cours suspendus.

Je pris immédiatement le train pour Gentofte; de là, je fus à Bernstorff. Je trouvai la famille royale dans la consternation; le roi surtout faisait pitié à voir; tous les vieux serviteurs pleuraient à chaudes larmes; la reine était si bonne et si aimée! Il me fut permis de la saluer une dernière fois. Couchée dans son petit lit à rideaux blancs, un crucifix entre les mains, elle gardait encore, sur ses lèvres, le sourire de bonté avec lequel elle accueillait chacun.

Quelques jours après, des manœuvres de garnison eurent lieu aux environs de Copenhague; toute notre classe les suivit sous la direction de notre professeur d'art militaire.

J'y revis avec bonheur la garde et j'assistai à la soupe, ce qui amusa beaucoup les hommes.

Mon père venait d'arriver, désirant rendre les derniers devoirs à la reine. De tous les pays vinrent des princes, des envoyés. Je me rappelle avoir assisté à un déjeuner intime, où figuraient l'empereur et l'impératrice de Russie, l'impératrice douairière, le roi de Danemark, le roi et la reine de Grèce.

L'empereur me demanda des nouvelles de ma collection de cannes de tambours-majors et caporaux-tambours, ce qui me toucha beaucoup. Il l'avait vue lors des noces d'or du roi et de la reine de Danemark. Il était alors tsaréwitch et il logeait chez ma sœur. Pendant quinze jours, il occupa la chambre à côté de la mienne et daigna s'intéresser à mes travaux. J'ai appris à l'aimer et à le respecter comme son père.

Le 15 octobre, eurent lieu, à Roskilde,

les funérailles de la reine. Ce fut une terrible journée. Il avait fallu transporter le corps de Bernstorff au chemin de fer, qui le conduisit jusqu'à Roskilde. La cérémonie fut très imposante dans la grande cathédrale remplie d'uniformes, de toilettes noires. Nos épaulettes, nos dragonnes étaient couvertes de crêpe. Les membres de la famille royale avaient aussi toutes les broderies des uniformes, ceinturons recouverts de crêpe. Le corps fut déposé dans un immense catafalque. Il était porté par huit officiers supérieurs de terre et de mer. Notre professeur d'art militaire en était. Ils restèrent immobiles comme des statues pendant toute la cérémonie, ainsi que les deux maréchaux qui paradaient devant, leur grand bâton voilé de crêpe à la main.

La garde avait rendu les honneurs; les baïonnettes avaient un nœud de crêpe. La douleur de la famille royale faisait pitié. Le

vieux roi se raidissait dans son uniforme et gardait une attitude militaire sous le coup qui l'accablait. J'étais bien ému; la reine avait toujours été si bonne pour le prince Chira et moi, nous traitant comme ses enfants. On n'oublie jamais ces marques de tendresse.

Jamais je n'ai vu tant de princes réunis. L'Allemagne était représentée par le prince Léopold de Prusse. Il habitait l'hôtel Fönix; croyant que le Danemark était un pays peu civilisé, il y avait transporté son propre lit et installé de grands baquets d'eau autour pour chasser les moustiques et autres insectes. Le gérant de l'hôtel ne fut pas flatté lorsqu'il lui demanda si on pouvait avoir du champagne en Danemark. Le prince Aribert d'Anhalt, le grand-duc héritier de Mecklembourg-Strelitz, le duc de Mecklembourg-Schwerin étaient également présents.

L'Autriche envoya l'archiduc Louis Victor;

l'Italie le duc de Gênes; l'Angleterre le duc de Cambridge et le duc d'York.

La Suède, la Russie, la Grèce étaient représentées par leurs souverains; la France avait envoyé l'amiral Gervais, si digne et si correct, si apprécié par toute la famille royale.

Le landgrave de Hesse avait arboré un costume de chevalier d'un ordre teutonique : tunique chamarrée, culotte blanche, bottes vernies à l'écuyère avec d'immenses éperons et un chapeau mou, noir et rond, surmonté d'une plume blanche.

D'autres pays, comme la Bulgarie, avaient envoyé des représentants chamarrés de croix et de décorations.

La loi avait voulu que mon père fût le seul en civil; tous les officiers présents ne purent s'empêcher de le plaindre et de m'en parler d'une manière vraiment touchante.

Naturellement, tout le pays porta long-

temps le deuil de la reine. Les théâtres étaient fermés; on ne se montrait nulle part. Ce qui me frappa le plus, ce fut de voir le deuil porté sans exception par toutes les classes de la société, depuis la baronne jusqu'à la modiste. Les petites ouvrières achetèrent des gants noirs et remplacèrent les rubans roses de leurs chapeaux par d'autres de couleur noire.

Mon père resta quelques jours parmi nous. Le lendemain des funérailles, nous allâmes chez le prince royal à Charlottenlund. Le roi Oscar s'y trouvait. Je l'avais vu en 1883 en Suède; j'étais tout jeune alors et, depuis, on m'a souvent rappelé mon étonnement de ne pas lui avoir vu de couronne sur la tête. Le roi engagea avec mon père une longue conversation sur la politique en Suède, dont je fis mon profit pour en replacer les passages les plus importants et me rendre intéressant. Le roi de Suède, très grand, avait des ma-

nières théâtrales, adorait le décorum et la parade. Il embrassait tout le monde sur les deux joues avec de grands gestes de bras. Ceci me rappelle une anecdote sur lui dont le prince de X*** fut le héros. Ce dernier est très petit et doté par la nature d'un appendice nasal très long. Or, un jour, le roi Oscar, pour l'embrasser, le souleva presque de terre ; le nez princier resta accroché à l'une des plaques d'ordres suédois qui couvraient la poitrine du roi Oscar. Le prince de X*** poussa des gémissements et s'en fut le nez dans son mouchoir ensanglanté.

A la cour, le duc de Cumberland était resté avec sa famille près du roi ; il était très aimable, très amusant et aimait les histoires gauloises. Je revenais, le dimanche soir, en ville avec son fils aîné qui parlait très bien le français.

A l'école, le travail marchait. Les conférences se multipliaient sur Saint-Privat, etc.

Notre professeur de dessin continuait à nous traîner dans les musées; les problèmes de tactique s'amoncelaient. Nous avions reçu de nouveaux travaux d'hiver. Le mien portait sur l'armée russe; peut-être l'alliance franco-russe avait-elle décidé le professeur à me le donner. Décembre arriva et la neige avec lui. Je profitai du petit congé de Noël pour aller en France embrasser mes parents et me retremper à l'air de mon pays.

Encore trois mois d'école. Le 4 janvier, nous rentrâmes à « la boîte ». Les cours recommencèrent. On avait déjà l'appréhension de la sortie et du classement définitif.

Lorsque les cours étaient finis, à trois heures, je me rendais à l'école de cavalerie, le Saumur danois, non loin de là. Il faut rendre hommage à cette école parfaitement tenue, où les officiers et sous-officiers de cavalerie désignés passent deux ans à suivre

les cours. Je n'y montais pas à cheval pour mon bon plaisir; mais celle qui devait devenir la compagne de ma vie adorait l'équitation; aussi fallait-il m'y mettre de bon gré.

J'assistai un jour à un enterrement militaire, celui de mon premier sergent à la garde, dès 1894. Très imposante cérémonie. J'arrive à la chapelle du cimetière. Le prêtre officie et parle du défunt. Tous les officiers de la garde y sont en grande tenue, avec un piquet accompagné de fifres et tambours.

Le service terminé, le convoi se met en route. Le cercueil sur lequel est déposé le sabre du sergent est porté par des sous-officiers. Le spectacle est empoignant. Il fait un temps gris ; tout est lugubre ; les soldats du piquet, l'arme au bras, traversent au pas ordinaire les allées du cimetière, bordées de grands pins, où leurs larges buffleteries blanches

font tache. Les tambours, dont les caisses sont en sourdine, font entendre des roulements étouffés et les fifres entonnent la marche funèbre, si plaintive. On arrive à la fosse. Le piquet décharge, en l'air, trois salves de coups de fusil. Tous saluent une dernière fois la dépouille mortelle de ce modeste serviteur, aimé de tous, sous-officier modèle... et on regagne son logis, sous le coup d'une poignante impression.

A l'école, notre classe ne doit pas passer officiellement des examens de sortie. Ils ont été supprimés quelques années auparavant ; mais c'est tout comme. Chaque matière porte un examen pour le classement définitif qui, du reste, est bien plus basé sur le service à l'école depuis l'entrée jusqu'à la sortie. On passe des nuits à tout répéter, à apprendre tout ce qu'on a oublié ; et que de livres à parcourir ! On fait des résumés, des extraits. Les cours d'artillerie et de fortification se

terminent par un examen écrit, ceux de statistique et de droit par l'oral. Le dessin est fini depuis longtemps. Il ne reste que l'art militaire.

Depuis le 12 mars, les élèves sont mis à la disposition entière du professeur d'art militaire. C'est à devenir fou. Il ne nous épargne pas avec les problèmes de tactique à résoudre, les rapports à rédiger ; tout se suit avec rapidité. Il faut terminer les cours.

Pendant deux jours entiers, deux généraux restent à l'école pour juger de notre science. On sortit du grenier les chaises à dos vert. Dans notre classe, on enleva les bancs. Les sous-officiers vinrent placer les tables autour de la salle, nous y déposâmes tous nos travaux depuis notre entrée à l'école pour que les généraux pussent en prendre connaissance. Comme sur le terrain, le professeur dicta une situation qui se compliqua

de plus en plus. Il fallait tout retenir, rédiger les ordres, prendre de graves résolutions. et, très vite, venir faire son boniment devant les généraux. J'avais un mal de tête fou. Quand les généraux quittèrent la salle, ce fut un « ouf ! » général.

Le 25 mars, nous étions tous réunis dans la grande salle d'honneur, et les brevets d'état-major nous furent remis. Ils mentionnaient notre passage à la section d'état-major de l'école, avec nos notes dans toutes les matières. L'art militaire était le plus important. On savait par là, tout de suite, si on avait chance de faire partie, plus tard, du grand état-major. On calculait alors, annuaire en main, les chances d'entrée, les dates. Je quittai l'école avec joie, comme tout élève quitte les bancs de sa classe ; je savais ne plus devoir revenir au château de Fredericksberg, où j'avais vécu si longtemps. Je ne regrette pas le temps que

j'y ai passé. Après tous ces travaux, j'obtins facilement un long congé pour la France. J'employai bien mon temps; je me fiançai.

SERVICE D'ÉTAT-MAJOR

SERVICE D'ÉTAT-MAJOR

Dans quelques mois j'allais me marier et quitter l'armée danoise ; auparavant je tenais à faire un stage à l'état-major pour en connaître le service. Justement deux études intéressantes s'offraient pour compléter mon éducation militaire : un voyage d'état-major avec sa préparation et ensuite les grandes manœuvres, commandées par le prince royal en septembre et en octobre.

J'obtins la permission de faire ledit stage. Le 14 juin, arrivant à Copenhague, je dînai chez le roi, après avoir rendu visite au prince

royal. J'avais peur des questions sur mon voyage d'Espagne. Mes fiançailles n'étaient pas officielles ; heureusement j'en fus quitte.

Le 15, je me présentai à la garde. Mon capitaine, le prince Christian, me demanda si j'étais fiancé. Je lui montrai mes doigts vierges de bagues. J'avais enlevé la mienne.

Je me rends au grand état-major et visite les locaux distincts pour les deux sections tactique et topographique. C'est à la première que je travaillais pendant la préparation du voyage d'état-major. De là, j'allais à l'état-major du 1er Corps (troupes de Sélande). J'y passais mes journées à suivre la préparation des grandes manœuvres et à y participer.

Le lendemain, je commence mon service à l'état-major. Un cheval est mis à ma disposition. Je vais le choisir au quartier des hussards de la garde. C'est un superbe alezan à longue queue né en Mecklembourg. Le

maréchal des logis me certifie qu'il n'a peur de rien. Bientôt je me mets à monter tous les matins à cheval. Sous la selle s'étend une housse bleue de ciel à bordure d'argent. Je galope sur le terrain de manœuvres avec les camarades. On rentre et je remets Rolf aux bons soins de mon ordonnance, un petit blond très intelligent, qui répond au nom de Sörensen.

Le 17, après cinq heures de travail, je quitte mon bureau, où je suis installé avec un capitaine breveté des hussards. Dans la pièce à côté, est le bureau du général, puis ceux du chef, du sous-chef d'état-major. En outre, les sous-officiers ont une grande pièce, où l'adjudant fait marcher la machine à écrire, tandis que les fourriers font preuve de leur talent calligraphique. Dans un petit bureau à côté, se tiennent deux lieutenants, que le téléphone dérange à chaque instant.

On se partage la besogne : l'un a les can-

tonnements, l'autre les transports en chemin de fer, l'autre le train, etc. Les médecins et les intendants passent pour demander des renseignements pour leurs travaux spéciaux.

Je sortais du bureau en uniforme et, profitant du beau temps, j'allais fumer un cigare sur la « Langelinie », la promenade favorite des Danois. Je rencontre un lieutenant de l'*Iphigénie* alors en rade de Copenhague. Je le salue, puis je remarque qu'il cherche son chemin. Il voulait aller à bord de la corvette danoise *Dagmar*. Je lui offre de le conduire. Chemin faisant, il me dit :

— Mais vous parlez rudement bien le français pour un Danois.

Je me présentai et le menai à destination.

Le dimanche, ma sœur vient me cueillir en ville. Nous trouvons au port un capitaine français, qui nous conduit dans une chaloupe à bord de l'*Iphigénie* ; j'étais en uniforme danois. Oh ! ces braves figures de

matelots français, ces drapeaux tricolores, quelle émotion ! A bord de l'*Iphigénie*, pluie de monde. Je me colle derrière ma sœur et suis le mouvement. On nous conduit à nos places pour entendre la messe à bord. Jamais je n'ai tant aimé une messe, si je puis m'exprimer ainsi. Un autel très simple, un aumônier décoré, célébrant l'office divin, un matelot comme enfant de chœur, un piquet d'honneur en grande tenue présentant les armes. A l'élévation, les hommes ont mis genou en terre, et les tambours et clairons ont battu et sonné aux champs. Jamais je n'oublierai cette imposante cérémonie.

Après la messe, nous allons visiter la cabine du commandant. Des aspirants remettent à ma sœur une immense corbeille de fleurs avec un joli compliment. Elle est un peu émue et, comme toujours, gagne tous les cœurs par sa simplicité en voulant voir tout

le monde jusqu'aux simples matelots, disant à tous un mot aimable. Elle s'était occupée d'abord des matelots, des sous-officiers, avait fait lever toutes les punitions et leur avait organisé des amusements. Ils étaient tous ravis de la princesse Marie et, lorsque nous quittâmes le bord, ils crièrent tous : « Vive la princesse Marie ! » pendant un quart d'heure. Au quai, un capitaine nous accompagna jusqu'au palais Jaune ; quatre matelots y portèrent la corbeille aux rubans tricolores, à la grande joie de ma sœur.

Le soir, nous allions bien souvent passer quelques heures à Tivoli, avant de nous coucher. Il y avait alors tout un village de nègres d'Afrique, très laids et sentant fort mauvais. Ils étaient fort outrecuidants. Un jour, étant allé les visiter, j'allumai un gros cigare délicieux et j'en tirai quelques bouffées. Je vois une longue main noire le prendre, me l'arracher de la bouche et le

fumer en roulant de gros yeux. Le public se tordit, je fis de même.

Une accalmie se produit dans nos travaux. Le général est absent avec une partie de l'état-major. Il est pour quelques jours en Jutland, où il assiste à de grandes fêtes données en souvenir de la bataille de Frédéricia gagnée par les Danois en 1849.

A son retour, le travail reprit avec vigueur. Je me rendais aussi presque chaque jour au grand état-major. J'y suivais avec intérêt la préparation de notre voyage d'état-major ; nous devions entrer dans les plus grands détails de la mobilisation. Le thème portait sur une invasion ennemie dans le Jutland et la concentration des forces danoises au nord de cette presqu'île sous diverses données. Ce travail me passionnait. J'étais assis à un bureau avec trois autres lieutenants charmants. On tolère la tenue civile dans ces bureaux et on y fume, de sorte qu'on y

passait de bonnes heures. Il y a des heures réglementaires pour l'arrivée des officiers à leur bureau et pour leur départ ; mais, les jours de coups de feu, on y reste bien plus longtemps, perché sur une haute chaise comme Thomas Diafoirus dans *le Malade Imaginaire*, et cela arrive fort souvent.

Le 26 juillet, j'assistai à un service à l'église russe en mémoire du grand duc qui venait de mourir. C'était le frère de l'empereur. A onze heures moins dix, ma sœur et moi nous partîmes dans un huit-ressorts de la cour avec un laquais en bicorne debout derrière. J'étais en grande tenue, avec mon bicorne à plumet bleu et blanc sur les genoux. Ma sœur portait une toilette noire avec un grand cordon russe en sautoir. Arrivés à l'église remplie de diplomates, nous allâmes saluer les princes ; puis le pope russe commença à officier. Le service était très curieux avec des chants bizarres

et tristes. Le pope nous gratifia tous d'un cierge que nous dûmes tenir tout le temps allumé ; puis il officia dans le chœur. Comme il est fermé, nous n'avons rien pu voir. Il en sortit armé d'un immense encensoir qu'il mania à toute volée. Il eut la gracieuseté extrême de me lancer trois fois l'encensoir au nez ce qui me fut fort désagréable, bien que ce soit un grand honneur. La cérémonie dura une heure et demie. Le pope vint enfin nous délivrer de nos cierges, baisa les mains des princesses, puis tout le monde se dispersa.

Dans les bureaux de l'état-major il fait une chaleur torride. Les carafes d'eau sont bien vite vidées. Une ordonnance nous apporte du café du restaurant voisin ; on se rafraîchit. Le voyage approche ; il faut tout mettre au net, faire autographier les pièces. Le général les lit ; le chef de la section tactique, mon ancien professeur à l'école d'état-

major, se multiplie. C'est lui qui a dirigé ces travaux et qui sera l'âme du voyage. Le rendez-vous est au nord du Jutland, à Randers, où se trouve en garnison le 5e dragons. La gare de Copenhague est animée. Les officiers passent en grandes bottes et font enregistrer leurs bagages. A neuf heures cinq, la locomotive siffle et nous quittons Copenhague. On passe dans un bac pour arriver en Fionie. Il fait très chaud. Le grand Belt est traversé en vingt minutes. Nous voilà en Jutland. Les badauds affluent. A Frédéricia, nous dînons au buffet de la gare. Le public se masse pour nous regarder. A sept heures du soir, Randers paraît. Je vais saluer Rolf et nous allons à l'hôtel où nous devons loger une vingtaine d'officiers et où chaque service est représenté. Il y a deux intendants et un médecin major. Nous nous présentons au général. A huit heures, souper, suivi d'un punch, terrible invention à mon

avis et qui me donne un mal de tête formidable. Après, nous allons fumer dans les rues de Randers, qui est une jolie petite ville.

Le lendemain, 7 août, nous sommes en selle à huit heures du matin. Nous voyons manœuvrer le 5e dragons en tunique bleu de ciel à collet cramoisi, avec le grand casque à chenille de métal blanc, le reste en cuir bouilli. Nous montons pour notre plaisir. Absorbé par mes pensées, je vais de mon côté au pas. Tout à coup arrive une trombe; un escadron charge ; les trompettes sonnent. Rolf veut prendre part à la charge et, malgré tous mes efforts, je ne peux l'arrêter et nous chargeons tous deux au milieu de l'escadron à la grande joie des dragons. Dès dix heures, nous sommes au bureau à recevoir des ordres. On nous explique la situation, le commencement de la première journée des opérations. Les guides de l'état-major ont

déballé les caisses d'archives et fort tard dans la nuit nous restons à travailler.

Le lendemain, travail de bureau. Le soir, nous nous échappons pour aller à un café-concert. Le directeur nous reçoit à la porte, ganté de blanc. J'ai très sommeil. Mes camarades se ruinent en bouquets de fleurs pour une divette. Je rentre travailler.

Me voilà envoyé en reconnaissance toute la journée avec un lieutenant d'artillerie et une ordonnance du 5e dragons. Nous faisons plus de cinquante kilomètres. Il faut reconnaître les routes, les petits cours d'eau, les positions. A cinq heures, nous sommes de retour. A huit heures trente, bal donné par les officiers du 5e dragons. La musique joue en mon honneur l'hymne impérial: *Partant pour la Syrie.*

Le colonel du 5e dragons avait assisté à des grandes manœuvres, en 1882, en France et se rappelait avoir vu mon père

commandant alors par intérim une brigade de cavalerie.

Le brave 5e dragons avait servi, en 1813, sous Davout. Lorsque le maréchal se retira à Hambourg, le 5e était à l'arrière-garde et il eut à soutenir maints combats; un officier du régiment y reçut soixante-six blessures.

La fête commence par des rafraîchissements pris dans le jardin du Casino. A dix heures, je suis le général; on entre dans la salle de bal. Le long du mur, sur un rang paraissent les jeunes nymphes de Randers en toilettes blanches, quelques-unes assez jolies. Le deuil de la reine m'empêche de danser. Je reste à causer avec la femme du colonel des dragons. Le souper arrive; j'ai une charmante voisine, jeune et jolie; je ne m'ennuie pas. En rentrant, nous travaillons encore.

Le lendemain, jusqu'à midi, nous restons confinés dans le bureau. A une heure, départ

à cheval, nous parcourons vingt et un kilomètres au sud de Randers. Je remplissais les fonctions de sous-chef d'état-major, et Rolf a dû passer partout et franchir quelques fossés. Nous avons travaillé toute la journée et, laissant nos chevaux à un village, nous y prîmes le train à sept heures pour Randers où nous arrivâmes deux heures après.

Nous quittâmes Randers par le chemin de fer le lendemain pour aller retrouver nos chevaux. Nous travaillons toute la journée sur le terrain. Chacun a son rôle ; ces exercices me rappellent ceux de mon voyage de 1896, mais sur une plus grande échelle. On passe vraiment toute la journée en plein examen ; on prend des notes ; tous les services fonctionnent. Le général fait la critique ; dans le feu de l'action, le général en oubliait le déjeuner ; souvent nous ne mangions qu'à deux heures trente, mourant de faim.

Le dimanche, nous travaillons toute la journée au bureau. Au déjeuner, par suite du départ de Randers, le colonel des dragons a envoyé au général sa fanfare ; elle lui donne une belle aubade et le général est obligé d'arroser les musiciens.

Nous prenons le train pour Langaa, au sud-ouest de Randers, où nous attendons quarante minutes. Un capitaine du génie nous y montre un pont de chemin de fer et nous fait une conférence sur sa démolition et sur son rétablissement ; puis nous prenons le train pour Lerbjerg. J'y ai retrouvé mon Rolf en parfaite santé. Il a dressé les oreilles en me voyant et a reçu quatre morceaux de sucre. Ce cher animal m'a mené à Hamel en compagnie d'un charmant lieutenant d'état-major. Nous avons bien étudié la route et le terrain. Ravissant pays ; grands bois de pins, de bruyères, un peu l'Écosse. A une ferme, nous avons demandé de l'eau à un bon vieillard

à grande barbe blanche. Il était si heureux de revoir l'uniforme de la garde qu'il avait porté en 1854 ! Nous avons causé ensemble, et puis Rolf a fait son entrée à Hamel en faisant le beau, en courbant le cou et en jouant avec son mors. Nous arrivons chez le juge de paix qui doit nous loger tous deux. Présentations, grands frais de conversation. Nous dînons à sept heures dans une auberge — dîner infect. — On nous distribue de nouveaux travaux. La femme du juge de paix est très aimable, sa fille très agréable et nous faisons un tas de politesses. Nous leur disons bonsoir pour aller travailler. Le lendemain, le bureau nous guette, sauf pendant une heure où nous allons dégourdir nos chevaux.

Le juge de paix a d'excellent café au lait. De sept heures du matin à sept heures du soir, nous sommes en selle. Un de mes camarades, s'étant cassé le bras en

sautant un fossé, est évacué sur l'hôpital d'Aarhus.

Journée dure le mercredi. En selle à sept heures du matin, retour à neuf heures du soir pour dîner et travailler ensuite. Nous n'avons déjeuné qu'à deux heures et demie. En rentrant chez le juge de paix pour lui souhaiter le bonsoir, il nous supplie de rester un peu dans son salon ; on vide une bouteille de champagne, ce qui ne nous pousse pas à nous mettre au travail.

On fait les malles ; nous remercions le juge de paix de sa bonne hospitalité. En route, à cheval pour Aarhus ! La colonne s'ébranle au trot. Enfin, on monte une colline assez raide au haut de laquelle on aperçoit Aarhus et la mer. Le panorama me paraît superbe. A cinq heures, nous arrivons à l'hôtel, en face de la cathédrale, sur la grande place. J'ai des amis à Aarhus et leur rends visite. Le soir, nous nous précipitons

au café-concert : le récit de notre soirée amuse le général, qui est resté jeune et aime la jeunesse.

Je suis réveillé par les trompettes du 3e dragons partant pour la manœuvre. C'est un superbe régiment, bien tenu. Je passe la matinée à travailler. Puis le général me prend dans sa voiture pour aller déposer des cartes chez le général commandant le 2e Corps et chez le général de brigade (mon ancien colonel de la garde). Nous devions dîner en corps, le soir, chez le premier. On rentre donc après les visites, je revêts mon uniforme n° 2 ; par la fenêtre, je vois la population accourir, la troupe au pas gymnastique. Nous prévenons le général ; nous courons tous à un incendie qui détruit la maison du général où nous devions dîner et d'autres bâtiments. Incendie épouvantable. Nous y avons vu toutes les troupes de la garnison sur pied : fantassins,

dragons, artilleurs. Les pompiers ne pouvaient se rendre maîtres du feu activé par un vent terrible ; c'était grandiose. Nous sommes restés jusqu'à cinq heures à aider de notre mieux à sauver les effets les plus précieux des maisons. La chaleur était étouffante et la fumée nous faisait mal aux yeux. Les soldats emportent de chez le général tout ce qui devait servir à notre dîner. Le général abandonne les vins, les liqueurs, la nourriture, ce qui eut de fâcheux résultats. Les dégâts sont considérables, les troupes patrouillent toute la nuit.

Le lendemain, nous sommes plongés dans nos paperasses ; je vais voir à la campagne un colonel qui a toujours été bienveillant pour moi.

Un dîner d'adieu nous réunit tous à l'hôtel. Le général prononce un toast pour l'hôte français. Je suis très ému en le remerciant.

Le lendemain, il fallut faire sa malle. A sept heures du matin, j'avais déjà une visite: celle d'un lieutenant de dragons que j'avais eu comme camarade dans mon escouade, en 1894. Quelle joie de se retrouver et de se rappeler de bons et inoubliables souvenirs! A midi, départ pour Copenhague en chemin de fer où nous arrivons le soir.

Le voyage d'état-major est fini et a profité à tous; un petit congé est accordé. Inutile de demander où j'allais : j'avais une fiancée.

Je revenais, le 4 septembre, à Copenhague. Mes fiançailles étaient officielles. Que de questions on m'a posées! « A quand le mariage? Où? » etc.; et surtout à Bernstorff, où j'eus l'honneur de dîner à la même table qu'un empereur (Russie), deux rois (Danemark et Grèce), deux impératrices (Russie), les grandes-duchesses Xénia et Olga, le grand-duc Michel, la princesse de Galles, sa fille

la princesse Victoria, le prince Jean de Glücksbourg.

Je reprends mon service à l'état-major du 1er Corps. Les grandes manœuvres approchent. Tout doit être prêt; je dessine des croquis, des dislocations de troupes; on travaille ferme.

L'empereur et l'impératrice de Russie quittent le Danemark par mer. Nous nous rendons au port en gala rouge.

En me promenant à cheval, j'eus l'agréable surprise de rencontrer la garde en service de campagne. Le colonel avait invité les attachés militaires français et russes à y assister. Quelle joie de revoir le pantalon rouge! Hélas! ce jour-là, j'envoyai ma demande pour quitter le service dans l'armée danoise, à partir du 8 octobre. J'ai eu un vrai serrement de cœur en écrivant cette demande.

Les grandes manœuvres devaient durer du

12 septembre au 4 octobre. Le 12, les réservistes arrivèrent au corps. Les manœuvres étaient divisées en trois périodes. La première s'arrêtait comme unité au régiment. J'étais attaché à l'état-major du prince royal, avec nombre d'officiers de tous grades et de toutes armes.

Le 24 septembre nous quittons, vers midi, Copenhague. Le prince royal est en uniforme de général ; c'est lui qui commande les manœuvres. Il a pris place dans un wagon-salon avec les « grosses légumes ». Je me suis enfui au bout du train avec deux lieutenants d'état-major, pour pouvoir fumer à l'aise. A chaque station, la population, surtout féminine, est sur pied pour saluer le prince royal. A deux heures cinquante-huit, arrivée à Jyderup. Réception du prince par les autorités en gala. Foule immense. On parvient à l'hôtel. Je vais reconnaître les bureaux de la division, installés dans

une salle de bal. Il pleut et il fait froid. Je remonte dans ma chambre, numéro 14, lit très court, fort dur. Mon ordonnance, 114, me donne des nouvelles de son excellence Rolf, et je déballe mes effets. A six heures, dîner de corps à la table du prince royal, si aimable pour tous. Dîner très long.

Le lundi, je suis réveillé par le pas lourd des ordonnances, frappant aux portes des officiers. Mon ordonnance me déclare qu'il fera beau temps. A huit heures du matin nous sommes en selle pour toute la journée, avec vingt minutes pour déjeuner. Moi et deux lieutenants, nous avons été détachés en mission pour suivre une manœuvre de deux gros détachements de toutes armes. Nous avons fait plus de cinquante-cinq kilomètres. J'ai vu les hussards de la garde charger, l'infanterie se déployant et tiraillant furieusement, au grand mécontentement de mon cheval. L'artillerie gronde. On exécute un

mouvement tournant ; enfin les clairons sonnent le « cessez le feu » et la critique se fait. Le soir, dîner de représentation, que donne le prince royal aux autorités civiles. Je suis assis auprès du pasteur ; après le dîner, nous travaillons au bureau.

Le lendemain, toute la journée se passe à cheval ; je n'ai jamais sauté tant de fossés de ma vie. La manœuvre a été intéressante ; mais il a plu tout le temps et l'on est gelé.

Le jour suivant, nous restons avec le prince royal, qui assiste à une manœuvre. A cinq heures, en rentrant, je remonte me changer et fumer une pipe. Je suis en chemise. On frappe à ma porte ; je crois que c'est mon ordonnance et crie :

— *Kom ind.*

Effroi ; c'est le prince royal. En une seconde, j'ai passé un pantalon et une tunique. Le prince me fit beaucoup de questions et

m'avoua que les dîners avec les autorités civiles n'étaient pas ce qui le charmait le plus. Ce soir-là, il n'y eut que des officiers. Le 3e de ligne envoya sa musique donner une aubade au prince royal.

Le 28, nous quittons Jyderup pour Sorö, à dix heures du matin, à la suite du prince. Beaucoup de photographes. Nous formons une vraie cavalcade. Partout des kodaks nous prennent, de tous côtés, à notre insu. Nous avons chevauché lentement, car les routes sont très dures et remplies de petit cailloux fort pointus. On arrive à un village décoré de petits drapeaux danois et on fait halte pour déjeuner. Le prince royal est assailli par tous les habitants ; chacun veut lui parler. A quatre heures, entrée dans Sorö qui compte trois mille habitants. Quelle entrée ! Sans être impoli, elle me rappelle vraiment celle d'un cirque ambulant ; une nuée de gamins, de dames en robes du dimanche.

On crie, on hurle ; nous accompagnons le prince royal à sa demeure. Les officiers logent à l'hôtel. Le soir, les autorités dînent chez le prince. Le maire me reproche amèrement d'avoir exigé une chambre à l'hôtel et d'avoir refusé de loger chez l'habitant :

— C'est un scandale, me dit-il, un étranger, un prince français, loger à l'hôtel.

Je lui réponds :

— Monsieur le maire, je suis en service, les bureaux de la division sont à l'hôtel ; il est naturel que j'y loge avec les camarades.

Un peu ennuyeux, ce brave bourgmestre, avec ses lunettes et son vieil uniforme, trop étroit pour son embonpoint.

Le lendemain, grande manœuvre. J'y ai vu charger toute une brigade de cavalerie. Je pense au plaisir qu'y aurait éprouvé mon père. Tous les attachés militaires étaient présents

avec les officiers étrangers, envoyés pour suivre les manœuvres. Je cause longuement avec le Français, si admiré de tous, si chic. L'Allemand était un hussard, puis venait un Suédois, un Norvégien, un Autrichien, un Hollandais. Le colonel russe est très bien. Pour finir, un officier américain, dont l'uniforme me rappelle celui des conducteurs en chef des wagons-lits. Il porte des guêtres, des gants à la crispin, une casquette de marine et un grand waterproof, avec de grands carreaux à doublure. J'ai causé avec lui, en anglais, et je n'ai pas manqué de lui rappeler le passage de mon père dans l'armée américaine, pendant la guerre de Sécession. Ce jour-là, crottés comme des barbets, nous dînâmes dans une ferme, et à dix heures du soir, nous étions à Sorö.

Aux manœuvres, j'ai rencontré beaucoup de mes anciens camarades et j'ai galopé en tous sens avec des ordres. Il paraît que

l'officier américain, sitôt descendu de cheval, passe tout le reste du temps assis dans un petit endroit où l'on va généralement seul.

Avec deux autres officiers, je me rends à Ringsted en voiture, et nous allons reconnaître le terrain de la revue, pour le 4. On croit peut-être que c'est facile ; il faut penser aux allées et venues, aux départs des troupes, à l'emplacement du prince royal pendant le défilé, etc. Un fermier prête un immense champ; et on eut avec lui d'interminables discussions à ce propos. Le soir, à Sorö, grand dîner avec tout le conseil municipal très nombreux. Il y avait des cordonniers, des épiciers, etc. Tous de très braves gens, un peu des têtes de figurants, mangeant et buvant autant que possible. Quelques toasts nous donnèrent un fou rire terrible. Après dîner, au bureau.

Manœuvres le lendemain; nous sommes sous capotes à cheval par une pluie battante.

J'y ai vu une très intéressante attaque de l'artillerie par la cavalerie; puis nous nous sommes dirigés sur Ringsted. Grand dîner d'une longueur désespérante. J'étais près du maître de poste. Il commence par se réjouir pour moi des lettres que j'ai reçues de ma fiancée. L'impudent contrôleur ! Le prince royal offre le thé auquel assiste son gendre le prince de Schaumbourg-Lippe en uniforme autrichien extra-collant.

Le prince royal prend lui-même le commandement d'un des deux partis et nous marchons à la rencontre de l'ennemi. J'étais à l'avant-garde et le brave Rolf a poussé quelques petites charges personnelles pour porter des ordres par un froid glacial. Après deux heures de marche, j'aperçois l'ennemi dans un village. Nous nous déployons lentement ; le feu s'ouvre ; on tiraille pendant une heure avec des remous dans les lignes. Le feu cesse ; le prince royal adresse quel-

ques paroles aux officiers présents et un général fait la critique. Vers quatre heures, nous sommes de retour à Ringsted. A six heures trente, grand et dernier dîner donné par le prince royal. On m'avait fort aimablement placé entre mes deux meilleurs amis. Le prince royal et plusieurs généraux ont bu à ma santé.

Le lendemain, je me lève comme d'habitude et me rends à sept heures au bureau. Ringsted était bondé de monde : des milliers de personnes accourues de toutes parts pour assister à la revue. A onze heures, le prince royal monte à cheval, suivi d'un nombreux et brillant état-major dont je fais partie. A grand'peine le cortège se fraie un chemin à travers une foule très sympathique. Nous arrivons à un immense champ au nord de Ringsted où les troupes sont massées, environ quinze mille hommes : cinq régiments d'infanterie, trois de cavalerie, deux

d'artillerie et en plus le génie et les ambulances. Le spectacle est grandiose. Nous galopons devant le front des troupes. Les drapeaux saluent en s'abaissant; les musiques jouent! Nous allons ensuite nous placer sur un petit monticule et le défilé commence. Jamais je ne l'oublierai. J'étais très ému en voyant peut-être pour la dernière fois tous les braves soldats si bien défiler, au pas; puis la cavalerie passa de nouveau au galop et l'artillerie voulut repasser de nouveau encore une fois au trot; j'avais presque les larmes aux yeux en voyant pour la dernière fois tous mes bons et vieux camarades saluer leur prince royal avec une flamme de bravoure et de dévouement dans les yeux. Deux heures après nous étions à Ringsted. J'y fait mes adieux à cet excellent Rolf qui a si bien supporté les fatigues des manœuvres; puis ma malle est bouclée en hâte. On déjeune chez le prince royal qui nous

avait tous invités. Vers six heures nous prîmes le train pour Copenhague, le prince royal et son état-major entassés dans un wagon-salon. Nous arrivons à Copenhague; je serrai la main à tous ; mon émotion très visible en disait plus long que mes paroles qui ne venaient guère.

Le 5 octobre, mon ordonnance vient tout triste me faire ses adieux; je lui serre la main et lui remets un souvenir. J'emballe; seize visites d'adieux pendant la journée; le soir, je suis convié à Bernstorff. J'y trouve l'impératrice douairière de Russie, le roi de Grèce, la grande-duchesse Olga, la princesse de Galles, le duc de Cumberland et sa famille. Avant le dîner, le roi s'approche de moi et me dit :

— J'ai donné des ordres au ministre de la guerre pour vous nommer capitaine. Vous l'avez bien mérité; j'espère que cela vous fait plaisir.

Au champagne, pendant le dîner, le roi se tourne vers moi :

— A votre santé, capitaine!

Je ne m'attendais pas du tout à cette dernière gracieuseté de l'excellent roi; après le dîner, j'allai le remercier du mieux que je pus.

Le lendemain, vingt-sept visites d'adieux; je dîne chez un capitaine auquel je dois beaucoup depuit huit ans qu'il s'est occupé de moi.

Le samedi je vais en bonnet à poil à la caserne de la garde et je prends congé des officiers. Il faut avoir été soldat pour comprendre ce déchirement. Je me rends au ministère de la guerre, aux états-majors où chacun me dit les meilleures paroles. Le soir, le prince royal avait réuni chez lui tous les officiers qui avaient fait partie de son état-major pendant les manœuvres.

Le dimanche, je me dépêchai de revêtir

mon uniforme de capitaine et après la messe je me rends une dernière fois à la caserne de la garde; je dis adieu à tous les sous-officiers, auxquels je reste bien attaché. Ensuite je me rends chez le roi et le prince royal pour les remercier de cette bonté qu'ils m'ont toujours témoignée. Le soir, les officiers de la garde m'ont « invité » à leur dîner annuel. Devant ma place, se trouvent deux petits drapeaux français et danois, un menu peint par un lieutenant qui a passé par les zouaves. Touchante attention ! Le colonel prononce un long toast pour moi, vraiment trop élogieux. Je lui réponds, très ému.

Des adieux, des adieux de tous côtés. Et déjà je reçois des cadeaux de mariage de tous depuis l'impératrice de Russie, la princesse de Galles et les princes danois. La garde me donne une ravissante patte d'épaulette de soldat, en vermeil, avec les noms des

officiers gravés au dos; mes camarades de l'école d'état-major, une coupe en argent. Le roi de Danemark voulut bien me conférer à l'occasion de mon mariage le grand-cordon de l'ordre du Danebrog. Je passai une dernière soirée à Bernstorff. En face du bonheur qui m'attendait, cet adieu était le revers de la médaille; aussi je tins à leur dire seulement au revoir à tous.

Ma sœur et mon beau-frère étaient désolés de mon départ. Ils m'avaient donné pendant huit années la meilleure hospitalité qu'on puisse rêver. Je leur dois la transformation de ce temps d'exil, hélas! nécessaire, en une période de labeur utile et profitable, dont le souvenir me restera cher entre tous et presque sacré.

Le soir je partis pour la gare; mon départ coïncida avec celui du roi de Grèce : aussi pus-je saluer une dernière fois la famille royale qui était venue l'y accompagner. Je

retrouve là, et j'en demeure profondément touché, des officiers de la garde, des états-majors et de toutes les armes. Leurs poignées de main me vont au cœur : ils sentent bien que, malgré l'absence, je suis encore en pensée sous le Danebrog.

Le train s'ébranla et ma première pensée fut un témoignage de reconnaissance pour le bien que m'a fait ce long séjour en Danemark, un remerciement à tous ceux qui m'y ont aidé et je puis dire aimé.

Je ne quittai pas définitivement cette armée amie : l'annuaire militaire y conserve mon nom avec le grade de « capitaine à la suite » et j'ai le droit de porter l'uniforme de la garde danoise.

Je ne l'échangerai que pour celui sous lequel sont morts et ont combattu tous les membres de ma famille jusqu'à mes grands-oncles, jusqu'à mon père.

Dieu fasse que bientôt arrive le jour où il nous soit donné de le reprendre ! Les princes français de notre maison ne nous ont-ils pas légué leur vieux cri si français : « Espérance »?

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21342-11-01. (Encre Lorilleux)



